51e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 8 22 FEVRIER 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES { Edition complète . . . . 18 fr. / Edition partielle. . . . . 12 fr. | ETRANGER { Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 3 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Questions de science ecclésiastique. — Quelle est la gravité de l'immodestie féminine des bras nus? 113. Quel traitement lui appliquer au for externe ? 115; au confessionnal ? 116. — L'opinion de l'*Ami* 1929, p. 29, disant qu'on peut tolérer qu'un protestant remplisse les fonctions de parrain n'est elle pas un peu osée ? 117. — Quelles sont les lois de l'Eglise concernant l'élection de sépulture ? 119. — Qu'en est-il des interstices et de leur dispense pour la tonsure et les ordres mineurs d'après le canon 978 § 2 ? 122. — Un mariage contracté de bonne foi devant un curé suspens *ab officio* est-il valide ? 123. — Une femme mariée, qui a le domicile de son mari, peut-elle acquérir un quasi domicile dans sa paroisse de naissance et y être enterrée légitimement? 123. — La prise de possession est-elle obligatoire pour les vicaires paroissiaux ? 123. — Peut on être parrain au-dessous de l'âge de 14 ans fixé par le droit ? 124. — Pour le gain des indulgences, quand est prescrite une visite avec prière non déterminée, suffit-il d'une prière mentale ? Quand sont prescrites, sans visite, des prières aux intentions du Souverain Pontife, quelle prière vocale est requise ? 124.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : H. Joly, chan. Trochu, J. Hofer, F. Boulard, Alex. Masseron, 125; J. Leclercq, Sœur Crépeau, 127; chan. Luc Maillet Guy, G. Joannès, J. Schoonjans, 128.

PRÉDICATION

Carême sur la Rédemption. — XI. Les titres du Rédempteur, 113. — XII. *Jeudi Saint :* Le mémorial de la Rédemption, 115. — XIII. *Vendredi Saint :* La Passion du Rédempteur, 118.

Pour la fête de S. Thomas d'Aquin. — Son humilité, 124.

Les fêtes de l'Eglise. — XLVII. La messe du Samedi Saint, 125. — XLVIII. La Résurrection, 127.

En vente à nos Bureaux

EBED-MIRYAM — La Souffrance chrétienne *(Chemin de la Croix)*. — 4e édit. — Brochure de 35 p., *franco* 1 f.

UN PÈLERIN : Le Chemin de Croix à Jérusalem. — Brochure in-12 de 72 pages, *franco* 1 f.

PETIT COURRIER

Q. — Prière de m'indiquer : 1° quelques ouvrages importants concernant la Passion du Christ ; 2° s'il n'existe pas des recueils de sermons sur la Passion ; et 3° quelques ouvrages sur la Compassion de la T. S. Vierge.

R. — Ad I. P. Ollivier, O. P., *La Passion*, in-8 de XXVIII-482 p., 12 f., Paris, Lethielleux ; — P. Colertage, *Le Temps de la Passion*, 3 vol. in-8, 45 f., Lethielleux ; — J. Chauvin, *La Passion méditée au pied du Saint-Sacrement*, 3 vol. in-18, 40 f., Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.

Ad II. P Janvier, *La Passion de N.-S. J. C. et la morale chrétienne*, 2 vol. in-8 à 15 f. l'un, Lethielleux (cf. couv. jaune du 30 mars 1933, p. 83).

Ad III. P Faber, *Le Pied de la Croix ou les douleurs de Marie*, in 12, 10 f., Paris, Téqui ; — P. de Bussy, *La Passion de N.-S. et la Compassion de la T. S. V. Marie*, in-8 de XXIV-552 p., 18 f., Lethielleux.

Q. — L'abbé Huvelin, qui occupe une si grande place dans la vie du P. Charles de Foucauld, a-t-il écrit quelque ouvrage, et où le trouver?

R. — L'abbé Huvelin, vicaire à St-Augustin à Paris, mort en 1910, n'avait rien publié de son vivant Après sa mort, on a publié de lui : *Bossuet, Fénelon, le Quiétisme*, 2 vol. in-12 de VIII-203 et 207 p., 9 f.; *Quelques directeurs d'âmes*

au XVIIe siècle (S. François de Sales, M. Olier, S Vincent de Paul, l'abbé de Rancé), in-12 de XII-243 p., 7 f. 50 ; et surtout *L'amour de Notre Seigneur : l'Evangile, l'Eucharistie, la Passion,* 2 vol. in-12 de VI-181 et IV 169 p., 12 f., « sermons d'une éloquence qui allait droit au cœur. » Tous ces ouvrages sont encore en vente à la librairie Gabalda.

Q. — Certaines paroissiennes ont une grande confiance en l'efficacité des prières à sainte Brigitte pour garder la connaissance jusqu'au moment de la mort. Que faut-il penser de cette dévotion ?

R. — Elle n'est pas condamnée, pourvu qu'elle ne tourne pas en superstition. Elle s'explique sans doute par le fait que la sainte conserva toute sa lucidité et sa tranquillité d'esprit jusqu'à son dernier soupir. — On invoque aussi sainte Brigitte pour connaître le moment de sa mort.

Q. — Existe-t-il une édition « expurgée » des *Examens particuliers* de M. Tronson ?

R. — Nous ne voyons pas d'édition récente de Tronson dans les catalogues. Il y a bien, chez Mame, les *Examens particuliers* de Tronson, mais *adaptés à la vie religieuse* (in 12 de 540 p., 11 f. 50), et ce n'est pas ce que vous désirez. Vous pourriez prendre G André, *Nouveaux examens de conscience et sujets de méditations à l'usage du Clergé de nos jours,* in-8 de XXIII-678 p., 10 f., Paris, Beauchesne.

Q. — Je vous serais reconnaissant de me signaler un recueil d'*exemples d'apostolat* choisis dans notre société actuelle parmi les hommes, les femmes, voire même les enfants.

Nous avons à parler de l'Action catholique ; avec les arguments que nous développons, il serait bon, je crois, de signaler en même temps des exemples.

R. — Je ne connais pas encore de recueil de ce genre ; il faudrait glaner cela dans les revues.

Q. — Quels auteurs pourrais-je prendre pour faire, dans un collège libre, la méditation quotidienne sur les évangiles du Carême ?

R. — Chanoine Guise, *Les évangiles du Carême commentés et médités,* in 8 de 390 p., 18 f., Paris, Beauchesne (cf. couv. jaune du 18 février 1932, p. 46).

Q. — Je vous serais bien reconnaissant si vous pouviez m'indiquer un livre traitant des jeux au collège, pour enfants et jeunes gens.

R. — PP. de Nadaillac et Rousseau, *Les Jeux de Collège et de Patronage,* in-8 illustré de 307 p., 15 f., librairie Dewit, 53 rue Royale, à Bruxelles ; — H. Morienval, *Manuel d'éducation physique* (petits jeux et grands jeux), in-8 illustré de XI-140 p., 10 f. 50, Paris, Haton ; — A. Omont, *Les jeux de l'enfance à l'école et dans la famille,* 3 f. 50, Veuve A. Fouraut, 47 rue St-André-des-Arts, Paris 6e ; — Docx, *Les jeux scolaires,* 6 f. belges, Wesmaël-Charlier, 81, rue de Fer, à Namur ; — B. Jubert, S J., *Cinquante jeux pour nos vacances,* 158 p. avec illustr., 6 f. 50, Editions O-G-O, 80, rue de l'Université, Paris 7e ; — baron Gustave, *Jeux et concours de plein air,* 94 p. illustrées, 7 f., Paris, Larousse.

Q. — Prière à l'*Ami* de m'indiquer : 1° une petite Vie de sainte Euphrasie (je ne sais sur cette sainte que ce que dit Larousse), 2° une Vie de S. Robert, et 3° une Vie de S. Yves.

R. — Ad I. Il y a au moins deux saintes Euphrasie : l'une, au 13 mars, vierge en Thébaïde au Ve s., a quatre pages dans les *Petits Bollandistes,* t III, p. 388-92 ; l'autre, au 18 mai, vierge et martyre à Ancyre au IVe s. avec le cabaretier Théodote et six autres vierges, en a sept au t. V, p. 628 35. — Quant à la sainte Euphrosyne ou Euphrasie dont parle Larousse, elle a cinq pages au 1er janvier (jour de sa fête au Martyrologe Romain), t. I, p. 24-29. — Pour plus de détails, voyez les *Acta Sanctorum,* car je ne connais pas de *Vie,* ni petite ni grande.

Ad II. *Item,* d'aucun des divers saints Robert je ne connais de *Vie* en dehors des recueils hagiographiques.

Ad III. *Saint Yves,* par Ch. de La Roncière, dans la collection « Les Saints », in-12, 9 f., Paris, Gabalda.

Q. — L'*Ami* saurait il m'indiquer à quelle adresse je pourrais me procurer des compteurs pour les confessions, forme de montre ?

R. — Le fabricant de ces compteurs est M. l'abbé J. Chataing, curé de Parentignat (Puy-de-Dôme) ; 50 f. pour la France, 55 f. pour l'Etranger, franco.

Q. — On vient de fonder pour la ville entière une « Œuvre des Servantes chrétiennes », et j'en ai été chargé.

En attendant que je puisse les entretenir des vertus nécessaires à toute jeune fille chrétienne, je voudrais leur parler plus spécialement de leurs devoirs d'état. Connaissez vous quelque ouvrage qui puisse m'aider ?

R. — Voyez la revue mensuelle *La Servante chrétienne,* qui paraît depuis bientôt vingt ans, 36, rue Pierre-Duhem, à Bordeaux, 5 f. par an (Etranger 8 f.). Vous trouverez à ses bureaux : *La Domestique chrétienne,* relié 2 f. ; *Les Directives des domestiques chrétiennes,* 1. 25 ; *Le Miroir de la servante chrétienne,* 0. 65 ; — Mgr Ozanam, *Manuel des pieuses domestiques,* 6e édit., in-18, 3 f., Paris, Gabalda.

Q. — L'*Ami* saurait-il m'indiquer un recueil, contenant un choix de modèles bien conçus de circulaires et invitations pour catéchisme, fêtes, œuvres, etc., en vue de la polycopie à l'usage du Secrétariat paroissial des œuvres ?

R. — Non.

Q. — Aumônier d'un Pensionnat de fillettes (8 à 16 ans), je désirerais pour le *Mois de Marie* une Histoire de l'Apparition de la Médaille miraculeuse, avec, à la fin de chaque chapitre, quelques réflexions, quelques traits à la portée des enfants, et le tout assez court.

R. — *Mois de Marie de la Médaille miraculeuse,* par le P. Basteman, in 8 de 180 p., 8 f., chez G. Poussin, éditeur, 15, Chemin du Calvaire, à Evreux (voir couverture du 20 avril 1933, p. 102).

Page 38 : En 1897 a paru chez H. Laurens, à Paris, un ouvrage du P. Ollivier, O. P., intitulé : *Petites méditations sur les Litanies de la Vierge,* avec des compositions de M P. Verneuil Chaque page est consacrée à *une* invocation des Litanies. Commentant chaque invocation, un texte très court et substantiel, d'une haute tenue, est encadré artistiquement de dessins symboliques se rapportant à l'invocation ; ces dessins sont d'une finesse de facture et d'une expression remarquables, visiblement inspirés des enluminures du Moyen Age.

A la fin de l'ouvrage, une table, très intéressante, donne le « Symbolisme des compositions. » La première page de cette table est elle-même ornée dans le même style que le reste de l'ouvrage : c'est d'ailleurs la seule page qui soit coloriée.

C'est sans doute le même ouvrage qui a été réédité et est en vente chez Lethielleux 4 f., sous le titre : *Les Litanies de la Sainte Vierge,* par le P. Ollivier, in-8 raisin avec dessins originaux et encadrements différents à chacune des 68 pages, s'inspirant de la litanie commentée, par M. Verneuil.

Permettez-moi de vous signaler encore un vol. in-18 de 280 p. édité à Paris en 1844, chez Debost et Des-

(Voir la suite p. 58.)

DESCLÉE DE BROUWER & C[ie] PARIS

" BIBLIOTHÈQUE AUGUSTINIENNE "

R. P. Fulbert CAYRÉ

des Augustins de l'Assomption

LES SOURCES DE L'AMOUR DIVIN

LA DIVINE PRÉSENCE

d'après saint AUGUSTIN

Préface de Jacques MARITAIN

1 vol. de 271 p. **12 fr**

Premier volume de la "Bibliothèque Augustinienne," collection dirigée par le R. P F. Cayré, qui comprendra des Etudes et des Textes. Ces Etudes s'attacheront à exposer les points fondamentaux de la doctrine de saint Augustin. Quant aux Textes, la "Bibliothèque Augustinienne" se propose de publier d'abord une grande partie des Opuscules, puis les Grandes Œuvres du S Docteur avec introductions et notes critiques faites par les meilleurs spécialistes.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

J. BENOIT, Maître Peintre Verrier

37, rue Hermite, NANCY

Déplacement et devis gratuits sur simple demande
Nombreuses Eglises en FRANCE et à l'ETRANGER.
Agréé p[r] les Monuments historiques. *Belles références.*

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIÉNIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

TETRA GAZES BY & G.D.G. MARQUE DEPOSÉE

Exigez la marque

Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8[e]).

TETRA

Le plus grand choix de DUPLICATEURS et fournitures pour

POLYCOPIE

Appareils spéciaux pour Bulletins paroissiaux.

Occasions intéressantes en duplicateurs rotatifs et machines à écrire des meilleures marques

H. HUSSON, à Blevaincourt (Vosges).

LE

CAFÉ MARTIN

Dépôts

Paris, Banlieue, Province

Paris / Banlieue	les 250 g[rs]		4 fr. 40
Province	les	»	4 fr. 60

Le " Café Martin "

ne comporte qu'une seule qualité et vous êtes certain, en le consommant, d'obtenir le meilleur café au prix le plus juste.

34, Rue JOUBERT, PARIS

THEATRE & FETES

Fabrique de tous Décors et Accessoires

MACHINERIE THÉATRALE

Joseph LINTANF, ex-décorateur à l'Opéra-Comique

Rue Saint-Nicolas, LANNION (C.-du-N.). Tél. 156.

Maison recommandée par NN. SS. les Evêques de Saint-Brieuc et de Quimper

SPÉCIALITÉ DE PAPIER ROCHER

Catalogue illustré contenant renseign[ts] et plans : 3 fr.

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop. viticulteurs, 10, r. Ancien Collège, Gaillac (Tarn).

HARMONIUMS EN TOUS GENRES

Maison fondée en 1839

Les PETITS-FILS de M[ce] KASRIEL

6, Rue Tolain, PARIS (20[e]). — R. C. Seine 163.528

Harmoniums pour Salons et Chapelles. Nouveau système à air aspiré (genre américain) avec ou sans expression.

Modèles portatifs pliants pour Missionnaires. Demandez le Catalogue n° 200.

Modifications spéciales pour Colonies. Conditions particulières pour les Membres du Clergé.

Le Culte des Morts

Est-il rien de plus touchant que le Culte des Morts? N'est-ce pas la meilleure consolation terrestre à laquelle nous ayons droit ?

Y a-t-il un geste plus noble et plus beau, que celui de l'enfant qui vient embellir d'une fleur, d'une croix, d'une gerbe, ou d'une couronne, souvenirs durables, la tombe de ses Parents?

Et la prière qu'il adresse à Dieu, n'est elle pas le souverain réconfort pour apaiser les regrets des Etres chers qui nous ont quittés ?

Nous devons donc encourager le Culte des Morts, sans en négliger les aspects matériels, qui, loin d'éloigner des pensées religieuses, y conduisent et les élargissent.

A notre époque de décadence où beaucoup ne savent plus prier, il reste cependant au cœur de la plupart le Culte des Morts, croyance inavouée peut être, mais réelle, à l'Immortalité

MANUFACTURE DE **TAPIS D'EGLISES**

ADAM & Cie
AVIGNON

Echantillons franco sur demande

Remise actuelle de dix pour cent.

ARTERIO-SCLEROSE

Les "Gouttes Spencer" végéto-sulfurées (30 f. 65 p. 1 mois) abaissent la tension de 3 à 6 degrés sans régime.

DIABETE et PETROLE

Les Capsules de "Pétrolex" (240 p. 1 mois, 40 f.) remplacent l'insuline et guérissent sans régime. Notices grat. Lab. des Phocéens, NICE (A.-M.)

Remise 30 % à MM. les Membres du Clergé

CAFÉS D'HAITI *(garantis d'origine)*

AROME — FINESSE — FORCE

VERTS supérieur : 14 fr. 70 le kil., extra : 16 fr. franco gare destinataire à partir de 30 kil.

TORRÉFIÉ mélange extra : 22 fr. le kilog. franco par 2 kil. 500 net.

Huile d'arachide rufisque 1re qualité, le litre 5 fr. 50 franco gare destinataire par bidons de 5, 10 ou 20 lit.

Robert AUGUSTIN & Cie 154, rue Judaïque — BORDEAUX —
Compte postal : Bordeaux N° 386-94.

Décors & accessoires pour
THÉATRES ARTIFICES MASQUES
DRAPEAUX! **FÊTES** POSTICHES INSIGNES
GUIRLANDES ILLUMINATIONS **KERMESSES**
Etabts André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).
TARIF N° 1 SUR DEMANDE.

VITRAUX
MAISON BESSAC — GRENOBLE. FRANCE

LA VOIX DES CLOCHES

MARQUE DÉPOSÉE

assure électriquement les sonneries des
Volées, Tintements, Carillons, Angelus automatiques.

GARANTIES ABSOLUES DE BON FONCTIONNEMENT
Sérieuses références. — Appareils brevetés S. G. D. G.

A. FARNIER, Ingénieur spécialiste
VELARS-sur-OUCHE (Côte-d'Or).

VINS DE L'ARCHEVÊCHE DE CARTHAGE

(Domaine de St-Joseph de Tebourba)

VINS DE MESSE

ARCHEVÊCHÉ
DE
CARTHAGE
TUNIS
TÉLÉPHONE 00 80

TUNIS, LE 18 SEPTEMBRE 1933

Nous, Alexis LEMAITRE, Archevêque de Carthage et Primat d'Afrique, certifions que les vins blancs provenant du DOMAINE DE SAINT JOSEPH DE TEBOURBA (Tunisie) peuvent être employés pour la célébration du Saint Sacrifice de la Messe.

ARCHEVÊCHÉ DE CARTHAGE TUNIS

+ Alexis

VINS ROUGES de table du Domaine St-Joseph de Tebourba.
MUSCAT, Clos de l'Archevêché — **ALICANTE**, Clos de l'Archevêché.
KOLA MUSCAT de l'Archevêché, le plus puissant réconfortant et reconstituant.

Tous renseignements : **La TRINIDADIENNE, 30, Place de la Madeleine, PARIS.**
Echantillons gratuits sur demande

Ami du Clergé du 22 février 1934

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Carême sur la Rédemption. — XI Les titres du Rédempteur, 113 — XII. *Jeudi Saint :* Le mémorial de la Rédemption. 115. — XIII *Vendredi Saint :* La Passion du Rédempteur, 118.
Pour la fête de S. Thomas d'Aquin. — Son humilité. 124.
Les fêtes de l'Eglise. — XLVII. La messe du Samedi Saint, 125 — XLVIII La Résurrection, 127.

CARÊME SUR LA RÉDEMPTION

XI

LES TITRES DU RÉDEMPTEUR

Omnia et in omnibus Christus.
Le Christ est tout en tous.
(Col., III, 11).

Mes frères,

Mystère de la Rédemption : c'est sous ce nom que fut révélé à notre enfance, au catéchisme, le mystère de Jésus ; c'est son titre officiel dans le catalogue des grandes vérités à croire ; c'est le mot qui exprime le mieux l'œuvre entière du Christ.

On comprend que des grands saints aient eu à cœur de l'honorer, de l'exalter, de le populariser davantage. Quand S. Alphonse de Liguori fonda, il y a deux siècles, sa congrégation de vaillants missionnaires, il voulut la nommer la congrégation du T. S. Rédempteur. Et si les rédemptoristes ont fait et continuent de faire tant de bien et un bien profond dans leurs missions paroissiales, nous pouvons bien y reconnaître, en même temps qu'un effet de leur zèle, une grâce spéciale du nom qu'ils portent.

Mais le Christ, notre Rédempteur, s'est acquis du même coup d'autres titres sur nous. Ils forment les fleurons de sa couronne. Leur éclat multiplié éclaire mieux les différents aspects de ses relations avec nous. C'est ainsi que dans ses prières, dans ses chants, dans sa doctrine, l'Eglise reconnaît et salue en lui notre médiateur, notre chef, notre roi, notre juge.

Au terme de cette station sur le Christ notre Rédempteur, en ce dimanche des Rameaux, où l'Eglise commémore le souvenir de son entrée triomphale et royale à Jérusalem, au moment de conclure sur les relations du Christ avec l'humanité, ce sont ces titres auxquels nous devons prêter notre attention.

I. — *Jésus, notre médiateur*

Le Christ est notre médiateur. On connaît l'affirmation solennelle de S. Paul, souvent citée : « *Unus enim Deus, unus et mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus.* Il n'y a qu'un Dieu et qu'un médiateur nécessaire, Jésus-Christ. » (I Tim., II, 5).

Médiateur, il l'est déjà du seul fait de son Incarnation, dès là qu'il devient le Dieu fait homme. Dieu-Homme ou Homme-Dieu, il unit dans sa personne ces deux extrêmes, la divinité et l'humanité. Il devient du coup leur intermédiaire, le pont jeté au-dessus de l'abîme, entre le ciel et la terre, selon la comparaison si souvent reprise par sainte Catherine de Sienne [1]. Par ce pont les communications sont rétablies. Un va et vient de grâces et de prières peut circuler maintenant du ciel à la terre et de la terre au ciel. Ciel et terre sont reliés dans le Christ et par le Christ.

Pourtant, si le rôle médiateur du Christ repose sur le mystère de l'Incarnation par lequel la nature divine et la nature humaine se rapprochent et s'étreignent en lui dans l'unité d'une même personne, c'est surtout en vertu du mystère de la Rédemption qu'il mérite ce titre de médiateur, dans le sens total que nous donnons à ce mot.

Le médiateur, c'est celui qui s'entremet pour opérer la paix, l'accord, la réconciliation entre plusieurs personnes, ou plusieurs familles, ou plusieurs nations séparées par de graves dissensions. Les deux partis qu'il faut unir ne sont pas seulement éloignés, mais ennemis. C'est ce qui motive l'intervention d'un médiateur qui soit qualifié par ailleurs pour s'interposer dans le débat.

Il n'y avait pas seulement entre Dieu et l'homme la distance de l'infini. Le péché avait dressé entre eux un obstacle humainement insurmontable. Le mystère de la Rédemption supprime cet obstacle, et c'est pourquoi, enseigne le grand docteur de l'Eglise S. Thomas d'Aquin, le Christ est le parfait médiateur de Dieu et des hommes, en tant que par sa mort il a réconcilié le genre humain avec Dieu. Aussi bien l'Apôtre, après avoir dit que l'unique médiateur de Dieu et des hommes c'est le Christ Jésus, ajoute aussitôt : « Lequel s'est fait lui-même notre Rédemption [2]. »

Voilà pourquoi quand l'Eglise s'adresse à Dieu dans ses prières, elle le fait par l'entremise du Christ, son médiateur : *per Dominum nostrum Jesum Christum.*

II. — *Jésus, notre chef*

En Jésus notre Rédempteur nous reconnaissons aussi notre chef.

Pour comprendre toute la valeur de ce titre, faisons abstraction de son sens actuel courant. Remontons à sa signification, qualifiée d'archaïque par nos dictionnaires. Il est notre chef, c'est-à-dire notre tête.

Toute société forme une sorte de corps moral. Nous parlons de corps d'Etat, de corps de métier, de corps de l'Eglise. Ces corps ont leurs membres et leur tête.

Voilà ce qu'il faut avoir présent à l'esprit quand nous lisons dans l'apôtre S. Paul : Dieu a institué le Christ chef de toute son Eglise, qui est son corps mystique ; le Christ est la tête de l'Eglise ; c'est par lui que le corps tout entier s'édifie et

[1] *Dialog*., XIII, XVI, XXI, etc., et *Lettres* 16, 28, 29, etc.
[2] *Somme Théologique*, III p., q. 26, art. 1.

s'achève dans la charité. (Ephes., I, 22 ; IV, 15-16 ; V, 23 ; col., I, 17-18).

La tête occupe le sommet. Ainsi le Christ tient la première place. Sa grâce est plus haute que la grâce de tous les autres hommes.

La tête est de tous les membres le plus parfait auquel se relient tous les sens intérieurs et extérieurs, tandis que les autres jouissent du seul sens du toucher. Ainsi le Christ possède toute la perfection. Il a la plénitude des grâces, comme en témoigne S. Jean (I, 14) : « Nous l'avons vu plein de grâce et de vérité. »

La tête exerce son influence sur tout le corps ; elle commande à tous ses membres, elle gouverne toutes leurs actions. Ainsi le Christ étend son influence à tous les hommes. C'est toujours S. Jean (I, 16) qui l'affirme : « Nous avons tous reçu de sa plénitude. »

Et parce que c'est principalement sur sa croix, par ses souffrances et par sa mort, que Jésus-Christ nous a mérité toutes les grâces que nous recevons et qui sont répandues dans nos âmes par l'Esprit Saint, c'est bien surtout en sa qualité de Rédempteur qu'il est devenu la tête de son corps mystique qu'est l'Eglise.

« Jetez, jetez les yeux, s'écrie Bossuet, sur Jésus ; regardez-le parmi ses souffrances. Chrétiens, c'est de ces blessures que vous êtes nés : il vous a enfantés à la vie nouvelle parmi ses douleurs immenses ; et la grâce qui vous sanctifie et l'esprit qui vous régénère a coulé sur vous avec son sang, de ses veines cruellement déchirées. Enfants de sang, enfants de douleur ! [1]. »

III. — *Jésus, notre roi*

Un troisième titre du Christ Rédempteur, qu'une fête spéciale instituée par le pape Pie XI à l'occasion d'un autre jubilé et fixée au dernier dimanche d'octobre, commence de populariser, c'est son titre de roi.

Titre du Rédempteur, car s'il est vrai que le Christ est roi par droit de naissance comme Fils de Dieu, il l'est aussi par un droit nouveau, par droit de conquête, par droit de mérite : il a sauvé le monde par la croix.

Surtout depuis l'institution de la fête liturgique du Christ-Roi, l'art s'est essayé de différentes manières à nous représenter Notre-Seigneur avec les attributs de la royauté. Ce Roi du monde, la foi des peuples chrétiens, dans l'élan de cette dévotion nouvelle, l'a dressé sur piédestal au centre des villes, à la façade des églises, au sommet des montagnes, comme on a fait des rois de la terre. Ici c'est le Roi d'amour, sous l'image du Sacré-Cœur, là le Prince de la paix qui tient une colombe à la main.

Et certes il est possible et légitime de résoudre différemment le problème iconographique du Christ-Roi, à cause des multiples aspects sous lesquels notre piété peut envisager cette royauté.

On a proposé entre autres cette solution [2] : La nouvelle dévotion au Christ-Roi n'aurait-elle pas dans l'antique et vénérable image de Jésus fixé à la croix, autrement dit dans le crucifix *(crucifixus)*, une formule artistique qui, déjà, l'illustre très convenablement ? Ne le ferait-elle pas en premier lieu, s'il s'agit de sa dévotion sous sa forme personnelle et privée ? Ne le fait-elle pas surtout — et c'est dans l'occurrence ce qui importe davantage — quand on la considère sous son aspect social ?

Quelque déconcertante que soit cette constatation pour la raison simplement naturelle, n'est-ce pas là, sur la croix, que le Christ se montre le plus pleinement et le plus magnifiquement le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Maître de tout ? Le siège de sa royauté, n'est-ce pas une croix ? *Regnavit a ligno Deus,* chante la liturgie. Aurions-nous la prétention d'imaginer pour lui, au jour de sa fête, un autre siège, et plus digne de lui ?

Elle est pour nous, avant tout, une image de misère et de pitié, de celles-là, semble-t-il, qu'on ne saurait jamais faire assez désolées. Ce sera pour beaucoup une surprise d'apprendre qu'elle fut d'abord, aux premiers siècles chrétiens, et qu'elle est très longtemps demeurée, jusqu'à la deuxième période gothique, une image triomphale et glorieuse, l'image, disons-le nettement, du Christ-Roi.

Le crucifix trônait en pleine gloire au-dessus de l'autel, un peu en avant, suspendu à l'arc triomphal ou établi sur cette poutre transversale, la *trolea* des églises carolingiennes, dont celles de l'époque romane ont souvent gardé la trace, alors qu'il était lui-même un *crucifix triomphal,* ou une *majestad,* comme on l'appelait en Espagne.

Certes, voilà qui met bien sous nos yeux l'origine de sa royauté, le mystère de la Rédemption ; et si sainte Thérèse éprouvait une sorte de ravissement au chant du *Cujus regni non erit finis* du *Credo,* c'est sans doute qu'elle pensait au Jésus crucifié par amour qui avait prophétisé que sa croix attirerait le monde.

IV. — *Jésus, notre juge*

Notre médiateur, notre chef, notre roi, le Christ Rédempteur est encore enfin notre juge.

« Le Père n'a pas gardé le jugement pour lui-même, déclare Notre-Seigneur dans les termes les plus formels ; il l'a donné au Fils... Comme le Père a la vie en lui, il a donné au Fils d'avoir aussi la vie en lui-même, et il lui a donné la puissance de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. » (Joan., V, 22, 26-30).

Parce qu'il est le Fils de l'homme. Ce n'est donc pas seulement comme Dieu que lui appartient cette prérogative de juger le monde. Il y a droit aussi comme Homme-Dieu qui fait participer sa nature humaine aux privilèges de sa personne divine, et encore comme Homme-Dieu Rédempteur qui a bien mérité au prix de son sang le droit et le pouvoir de citer à sa barre toutes les causes de son empire.

[1] *Œuvres oratoires,* éd. Lebarq, t. III, p. 697.
[2] Abbé Broussole, *Semaine Religieuse* de Paris, 13 octobre 1930.

Aussi, comme il avait affirmé sa royauté pendant sa passion : « Tu l'as dit, je suis roi » (Jo., XVIII, 37), pendant sa passion il affirme ses prérogatives de juge : « Je vous le dis, vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venant sur les nuées du ciel. » (Matth., XXVI, 67).

Et c'est pourquoi la croix rédemptrice présidera à ce tribunal suprême : « Alors paraîtra dans le ciel, avait déjà déclaré Notre-Seigneur en annonçant le jugement dernier, le signe du Fils de l'homme. » (Matth., XXIV, 30). Place qui ne sera pas une usurpation, puisque cette croix a valu au Christ son pouvoir de juge des consciences.

Ce pouvoir, le Rédempteur ne l'exercera pas seulement à l'heure solennelle du jugement général du monde. Avant ces grandioses assises où comparaîtra l'humanité de tous les siècles et de toutes les latitudes, à chaque seconde, le Christ Juge décide du sort de chaque âme qui entre dans son éternité. Il fait cette séparation dont parle l'Evangile et prononce la sentence de vie ou de mort.

Dans une de ses mélodies les plus émouvantes des funérailles, le *Dies iræ*, l'Eglise intercède, au nom de la passion, auprès de ce divin Juge des âmes, pour celui qui vient de paraître à son tribunal. Si la Rédemption lui a conféré son pouvoir judiciaire, n'a-t-elle pas été par-dessus tout l'œuvre de son amour miséricordieux ? Faisons-lui donc, nous aussi, tandis que nous le pouvons encore, la prière suppliante de l'Eglise :

« O Jésus, plein de miséricorde, souvenez-vous que je suis la cause de votre venue sur la terre ; ne me perdez pas en ce jour. Vous vous êtes lassé à me chercher, pour me racheter vous avez souffert le supplice de la croix ; que tant de souffrances ne soient pas superflues. Juge équitable de la vengeance, accordez-moi le pardon de mes fautes, avant le jour où je devrai en rendre compte. »

* *

Ce dimanche, qui est le dimanche des Rameaux, commémore une des plus belles ovations populaires faites au Christ. Que de fois, au cours de sa carrière de thaumaturge, Notre-Seigneur s'était soustrait à l'enthousiasme de ses compatriotes, qui acclamaient en lui leur roi ! Cette fois, non seulement il se laisse faire ; mais on le voit qui prépare ce triomphe : « Allez au village qui est devant vous ; vous trouverez aussitôt une ânesse attachée et un ânon avec elle ; détachez-la et amenez-les-moi. Si l'on vous dit quelque chose, vous direz que le Seigneur en a besoin. » (Matth., XXI).

Alors se déroula cette manifestation superbe que rappellent les buis bénits que les fidèles tiennent en main à la grand'messe. « Le peuple en grand nombre étendit ses vêtements sur le chemin ; d'autres coupaient des branches aux arbres et les jetaient sur la route. Les gens qui marchaient devant et ceux qui suivaient, criaient : « Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » (Matth., XXI).

Quelques jours plus tard, ce serait le revirement complet : la même foule hurlant à perdre haleine : « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! »

La Providence n'aurait-elle pas permis ce rapprochement pour attirer notre attention sur le rapport étroit qui relie ces deux événements : c'est à sa passion que le Christ devra son triomphe ?

Triomphe passager alors...

Triomphe passager aujourd'hui encore de la part du plus grand nombre. Le dimanche des Rameaux, la foule déborde des églises trop pleines. Mais, huit jours plus tard, elle s'est éclaircie autour de la Table sainte.

Aujourd'hui que nous avons mieux compris à quelle profondeur nous appartenons au Christ Rédempteur, notre médiateur, notre chef, notre roi, notre juge, en un mot, notre tout en tout, *omnia in omnibus*, nous nous promettons, n'est-ce pas, de lui rouvrir les portes par une loyale confession, de l'introniser roi de notre cœur par une sainte communion pascale, de nous laisser guider ensuite par son influence et sa conduite, afin qu'il prolonge jusqu'à nos âmes les bienfaits de sa Rédemption.

Alors nous ne serons pas des étrangers pour le juge que nous rencontrerons à notre entrée dans l'éternité ; et parce que nous aurons reconnu ici-bas sa royauté, il nous invitera à entrer dans son royaume : « Venez, les bénis de mon Père possédez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. » Ainsi soit-il.

XII

Jeudi Saint

LE MÉMORIAL DE LA RÉDEMPTION

Mes frères,

Entre toutes les grandes dates de cette année jubilaire, il en est une que le Souverain Pontife a inscrite en caractères encore plus voyants : le Jeudi Saint. Dans l'univers catholique une Heure Sainte solennelle marque cet anniversaire. Le pape lui-même a tenu à descendre aujourd'hui dans la basilique de St-Pierre, pour satisfaire sa piété et donner l'exemple à ses chers fils.

C'est que le Jeudi Saint commémore l'institution de l'Eucharistie. Et l'Eucharistie est par excellence le mémorial de la Rédemption En ce sens tout spécial on peut interpréter la parole célèbre du psaume qui lui est souvent appliquée : « *Memoriam fecit mirabilium suorum.* » Il a réalisé en elle le souvenir définitif des merveilles de la Rédemption.

Parmi toutes les prières eucharistiques de la liturgie, il en est une que l'on peut appeler tout court : l'oraison du St-Sacrement. On ne la récite pas seulement à l'office de la fête (collecte de la messe), mais encore chaque fois que le prêtre ouvre le tabernacle : par exemple à la communion des fidèles en dehors de la messe ou à la bénédiction du St-Sacrement. Toujours nous refaisons la même prière : « O Dieu, qui, sous un sacrement admirable, nous avez laissé le mémorial de votre

passion, donnez-nous de révérer les mystères sacrés de votre corps et de votre sang, de manière à ressentir constamment en nous le fruit de votre Rédemption. »

Cette prière liturgique ne vous paraît-elle pas tout de suite harmonieusement accordée aux pensées, aux sentiments, aux espoirs de la célébration du XIXe centenaire de la Rédemption et de l'institution de l'Eucharistie ? Nous lui emprunterons donc le thème de nos réflexions de ce Jeudi Saint.

Comment l'Eucharistie est-elle le mémorial de la Passion ? Comment devons-nous la vénérer ? Comment pouvons-nous en espérer la continuelle influence de la Rédemption ? Nature, dévotion, bienfaits de l'Eucharistie, voilà les pensées de circonstance sur lesquelles l'oraison du St-Sacrement nous suggère de fixer notre attention.

I. — *La nature de l'Eucharistie*

Par sa date d'origine, par les paroles de son institution, par tout ce qu'elle représente, l'Eucharistie doit être pour nous le mémorial, et un mémorial vivant, de la Passion de Notre-Seigneur.

Par sa date, d'abord.

Comme le prêtre le rappelle, avec l'Evangile, au moment de la consécration qui est l'acte capital de la messe, c'est la veille de sa mort : *qui pridie quam pateretur*, que Notre-Seigneur institue l'Eucharistie.

Dans sa providence, Dieu ordonne tout avec sagesse. Il règle le lieu et le temps voulus de son intervention. Notre-Seigneur peut dire que son heure n'est pas encore venue ou au contraire que son heure est arrivée, parce qu'il prévoit, ou mieux fixe d'avance, dans leurs détails les plus minimes, toutes les circonstances de son action dans le monde.

S'il choisit le Jeudi Saint, la veille de sa mort, pour instituer ce sacrement de l'Eucharistie, annoncé déjà par ses prédications ; s'il ne reporte pas cette institution à la période de sa survie au milieu de ses apôtres après sa résurrection, comme il fera pour les sacrements de baptême et de pénitence, c'est qu'un lien étroit rattache son Eucharistie à sa Passion et qu'il veut que les origines mêmes de ce mystère nous aident à nous en souvenir.

« Il avait dessein dans ce mystère, écrit Bossuet [1], de nous rendre sa mort présente, de nous transporter en esprit au Calvaire, où son sang fut répandu et coula à gros bouillons de toutes ses veines... Afin que tout cadrât à son dessein, il fallait que ce mystère fût institué à la veille de sa mort sanglante, la nuit même où il devait être livré, comme remarque S. Paul (I Cor., xi, 23), lorsque Judas machinait son noir dessein et qu'il était prêt à partir pour l'exécuter. Toutes les fois donc que nous assistons, que nous communions à son mystère... nous devons nous souvenir dans quelles conjonctures, à quelle nuit, au milieu de quel discours » ce sacrement fut institué.

Aussi bien, lui-même s'en exprime clairement. Sans reprendre tout le récit de cette Cène du Jeudi Saint, dont l'histoire est assez connue du peuple chrétien, rappelons-nous seulement la minute solennelle de cette première messe célébrée par Notre-Seigneur lui-même. Après le repas juif de l'agneau pascal, dont le sang représentait et scellait l'ancienne alliance de Dieu avec son peuple, voici que Notre-Seigneur inaugure, et pareillement dans le sang, une alliance nouvelle avec toute l'humanité, la réconciliation du ciel et de la terre par la Rédemption : « Prenez, mangez, ceci est mon corps qui est livré pour vous ; prenez en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'alliance nouvelle, versé pour beaucoup en rémission des péchés. »

Son corps livré, donné ; son sang répandu, versé ! Qu'est-ce à dire ? N'est-ce pas le lendemain seulement que ce corps sera brisé sur la croix et vidé de tout son sang sous les coups des fouets, des clous et de la lance ?

Sans doute. Mais s'il se présente déjà comme une victime immolée, c'est qu'en fait il s'immole véritablement dans son cœur et qu'il en donne sa parole. Dès aujourd'hui il accepte librement devant ses apôtres cette nuit sanglante, qu'il avait acceptée devant son Père et qu'il ne subirait que le lendemain.

Le voilà donc engagé d'intention et publiquement à sa vocation de victime rédemptrice. Pour lui, dont la volonté est immuable et la parole imprescriptible, c'est comme si c'était chose faite, surtout à la veille du drame. S. Luc, un des historiens de cette dernière Cène, peut parler de cette immolation comme d'un fait accompli.

Alors, quand Notre-Seigneur prononce maintenant ces paroles : « Faites ceci en mémoire de moi, » comment ne pas reconnaître qu'il désigne lui-même l'Eucharistie comme le mémorial de sa Passion ? Et non pas un mémorial inerte et sans vie, comme une plaque commémorative, ni même simplement rituelle, comme une cérémonie anniversaire, mais un mémorial vivant qui sera le renouvellement mystérieux, mais réel, de la Cène du Jeudi Saint et, à travers cette Cène, du sacrifice du Vendredi Saint.

Car quelles que soient les explications auxquelles on ait recours pour faire mieux comprendre la profonde signification de la messe, ce qu'il y a de certain pour notre foi, c'est qu'à l'autel nous avons la même victime et le même prêtre : N.-S. Jésus-Christ, qui offre encore son sacrifice par les mains et par la voix de ses prêtres.

Ces prêtres qui montent à l'autel sont revêtus d'un ornement sur lequel se dessine une grande croix. Signe parlant. L'Eucharistie est le mémorial vivant de la Passion : c'est la remontée au Calvaire.

II. — *La dévotion envers l'Eucharistie*

Ces rapports étroits entre l'Eucharistie et la Passion vont déterminer maintenant la vraie dévotion catholique à ce plus auguste des sept sa-

[1] *Méditations sur l'Evangile*, 1re p., 19e jour.

crements, celui que nous appelons justement le Très Saint Sacrement.

La formule en a été donnée dès le commencement par l'apôtre S. Paul : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez ce calice, vous annoncez la mort du Seigneur. » (I Cor., xi, 26).

Si ancienne qu'elle soit et de quelque autorité qu'elle émane, cette recommandation exige qu'on la répète incessamment aux chrétiens.

Pour beaucoup, en effet, l'Eucharistie ne représente plus la mort, mais seulement la présence réelle de N.-S. Jésus-Christ. Et ils s'estiment pratiquement quittes envers ce sacrement parce qu'ils croient à cette présence réelle, qu'ils admirent ce qu'il y a de légitime dans la splendeur et la richesse des églises, qu'ils viennent en officiels accompagner de leurs chants les processions eucharistiques de la Fête-Dieu et des Adorations perpétuelles.

Comme un pareil culte devrait apparaître disproportionné avec la signification véritable et profonde de l'Eucharistie, mémorial de la Passion du Rédempteur !

Puisqu'elle est cela, le mémorial de la Passion, ne demande-t-elle pas de nous une attitude qui nous fasse communier aux souvenirs et aux fins de la Passion, qui évoque pour nous et nous applique le mystère de notre Rédemption, qui nous unisse en un mot au Christ Rédempteur ?

Aussi faut-il tenir au premier rang des dévotions eucharistiques l'assistance à la sainte messe et la pratique de la communion. Messe et communion nous reportent aux origines de ce grand mystère ; elles nous mettent dans le climat favorable à l'éclosion de ses grâces dans nos âmes ; mieux encore, elles le reproduisent réellement, afin de nous en appliquer les mérites. Car messe et communion ne sont pas des rites extérieurs destinés à nous mettre par une sorte de suggestion en état de mieux revivre par la pensée et l'imagination les mystères de notre salut; elles sont ces mystères mêmes, renouvelés en toute vérité, quoique dans l'ombre de la foi.

Nous le redisions tout à l'heure, en essayant de prendre un sens plus juste de ce sacrement de l'Eucharistie, « dans ce divin sacrifice qui s'accomplit à la messe se trouve contenu et immolé de façon non sanglante, ce même Christ qui s'est offert une fois de façon sanglante sur la croix... C'est en effet une seule et même hostie, un même prêtre qui s'offre par le ministère des prêtres, après s'être offert lui-même jadis sur la croix, la manière d'offrir seule étant différente. » (Conc. de Trente, Sess. xxii, ch. 2).

Ce n'est donc pas par un effet de notre imagination que nous sommes transportés à la messe sur le Calvaire, mais en toute réalité, si nous prenons la peine d'approfondir les données de notre foi.

Quant à la sainte communion, même si la consécration réalise à elle seule l'essentiel du sacrifice de la messe, il faut reconnaître qu'elle se rattache à ce sacrifice, qu'elle en fait partie, qu'il n'est pas complet sans elle. Cela pour le fidèle comme pour le prêtre. Le prêtre doit communier à chaque messe qu'il célèbre et le fidèle ne satisferait pas au précepte de l'assistance à la messe s'il se retirait avant la communion ; bien plus, le désir de l'Eglise serait de voir les fidèles qui assistent à la messe communier sacramentellement et non seulement de désir, afin de s'unir effectivement et plus intimement au saint sacrifice. Et c'est justement à cause de ce rapport intime de la communion avec la messe, mémorial de la Passion, que S. Paul a pu écrire : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez ce calice, vous annoncez la mort du Seigneur. »

Ainsi donc, quand nous demandons à Dieu, dans l'oraison du St-Sacrement, une piété eucharistique qui nous donne de cueillir le fruit de la Rédemption, n'en doutons pas, cette piété véritable et efficace, c'est celle qui se traduit par l'amour et la pratique de la sainte messe et de la sainte communion, disons mieux encore d'un mot, de la messe où l'on communie.

Car alors, dans la mesure où leur condition de fidèles le leur permet, eux aussi pratiquent la parole du Christ à la Cène : « Faites ceci en mémoire de moi, » c'est-à-dire, ainsi que le commentait magnifiquement Bossuet, « Souvenez-vous éternellement du présent que je vous fais en cette nuit ; souvenez-vous que c'est moi qui vous l'ai laissé et qui ai fait ce testament, qui vous ai laissé cette Pâque et que je l'ai mangée avec vous avant que de souffrir. Si je vous donne mon corps comme devant être, ayant été livré pour vous et mon sang comme répandu pour vos péchés, en un mot si je vous le donne comme une victime, mangez le comme une victime et souvenez-vous que c'est là un gage qu'elle a été immolée pour vous. »

III. — *Bienfaits de l'Eucharistie*

N'en doutons pas, la dévotion à l'Eucharistie ainsi comprise nous donnera, comme s'exprime l'oraison de la fête du St-Sacrement, « de ressentir constamment en nous le fruit de la Rédemption. »

En effet, la sainte messe à laquelle nous participons plus complètement par la sainte communion, ne diffère pas essentiellement du sacrifice de la croix. Il faut toujours en revenir là, à cette idée du sacrement de l'Eucharistie, mémorial de la Passion : *Sub sacramento mirabili passionis tuæ memoriam reliquisti.* Le décor extérieur n'est plus le même, le sang ne coule pas sur la pierre de l'autel, il faut que la foi nous aide à voir Jésus prêtre à travers son ministre, mais parce que c'est le même offrant, la même victime, N.-S. Jésus-Christ, la messe reste essentiellement le même sacrifice que celui du Calvaire, avec les mêmes conséquences, les mêmes effets, les mêmes fruits.

Or nous le savons, ce qui est suspendu à l'arbre de la croix, c'est notre Rédemption. L'incarnation, la naissance, la vie cachée, la vie publique de prières, de prédications, de miracles, ne sont pas inutiles. Pourtant, ces antécédents ne pren-

nent toute leur valeur rédemptrice que par l'acte suprême d'obéissance à la mort et à la mort de la croix qui les achève : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

Ainsi avec la messe comme avec la croix, c'est notre Rédemption qui s'accomplit. C'est par elle que nous bénéficions de ce capital infini de propitiation et de satisfaction pour les péchés du monde. Elle est comme le canal d'où descend sur nos âmes, pour les laver et les amnistier, le sang qui coule des blessures de Jésus en croix.

D'anciennes peintures du Calvaire nous montrent des anges qui recueillent dans des calices le sang des mains, des pieds, du côté, de toutes les plaies ouvertes du divin Crucifié. Ils accumulent la réserve inépuisable de Rédemption qui sera appliquée aux âmes jusqu'à la fin du monde au fur et à mesure de leur apparition sur la terre. Et c'est à la sainte messe que se fait cette application successive, à la sainte messe que réapparaît le calice plein du sang de l'Agneau immolé pour nos péchés, à la sainte messe que nous touchons notre part de cette sainte réserve de la Rédemption qui fut pour tous les hommes.

Remarquons pourtant que cette participation aux mérites de la Passion ne se fait pas à la sainte messe, toute seule, d'office, et comme automatiquement, à la différence des sacrements, par exemple du sacrement de baptême et du sacrement de pénitence qui purifient par eux-mêmes l'âme pécheresse. Elle n'est qu'à la mesure de nos dispositions. « Je voyais une multitude d'autels, écrit une sainte religieuse, Mère Thérèse, fondatrice du Cénacle où s'immolait l'adorable Victime. Le sang de l'Agneau sans tache coulait en abondance... J'étais dans un grand étonnement de ce que le monde entier n'en était pas sanctifié... Voici la réponse que j'ai cru entendre : Le sacrifice est suffisant, mais les âmes manquent de correspondance. »

Cette correspondance réside dans le plus ou moins de foi ou de ferveur de ceux qui assistent à la messe, mais elle tient aussi et surtout — et c'est du reste la conséquence nécessaire d'une foi éclairée et d'une grande ferveur — à leur participation au saint sacrifice de l'autel par la communion sacramentelle.

Par la force des choses, nous sommes toujours ramenés à ces vérités fondamentales. La messe et la communion forment un tout : les deux grandes pratiques de la dévotion eucharistique. Assistance à la messe et communion ne devraient faire qu'un pour le fidèle, comme célébration de la messe et communion ne font qu'un pour le prêtre.

Si nous voulons multiplier pour nous l'efficacité du sacrifice, décupler son effet sanctificateur dans nos âmes, bénéficier au maximum des mérites de la Rédemption, ne séparons pas ce que Notre-Seigneur a si intimement uni dans l'institution du sacrement de l'Eucharistie à la Cène du Jeudi Saint.

* *

Pendant toute cette journée du Jeudi Saint, la foule défile devant les reposoirs de nos églises, comme à Noël elle fait la visite des crèches. Avant de s'agenouiller au pied de l'hostie consacrée, elle s'incline et appuie ses lèvres sur un crucifix présenté sur un coussin rouge à sa vénération. Elle unit dans une même dévotion la croix et l'Eucharistie.

Qu'en cette année du XIX[e] centenaire de notre Rédemption, la grâce lui soit donnée de mieux comprendre encore la suite de ces deux jours, le Jeudi Saint et le Vendredi Saint, de les ramener à leur unité, de découvrir dans ce double geste de vénération de la croix et d'adoration de l'hostie, le profond symbole de leur relation intime, du sacrement de l'Eucharistie, mémorial de la Passion !

Quelles nouvelles perspectives s'ouvriraient au regard de leur foi et quel enrichissement de grâces leur apporterait cette découverte !

Puisque nous sommes sauvés par la Rédemption, toute notre vie surnaturelle découle du Calvaire. Mais ce fleuve de vie n'arrive à nous qu'en passant par l'autel, dont le sacrifice s'achève, pour le fidèle comme pour le prêtre, par la manducation de la victime, ainsi que cela avait lieu dans les sacrifices antiques et que Notre-Seigneur l'a voulu dans le sacrifice de la Nouvelle Loi, le Jeudi Saint. Le cycle de notre Rédemption se ferme sur un *paradis terrestre retourné.* Car, comme on l'a dit[1], ainsi se trouve opposée manducation à manducation, manducation pour la ruine et manducation pour le salut. De la première les résultats ont été : révolte, concupiscence, ignorance, mort, damnation sous la colère de Dieu. La seconde nous apporte : soumission, zèle du bien, paix des sens, illumination de l'esprit, résurrection, vie, éternité dans l'ivresse d'une félicité que procurent la possession de Dieu et la participation à la vie divine. Ainsi la Rédemption est complète et il ne reste rien au démon de sa victoire momentanée.

Mais pour chacun d'entre nous il faut que cette Rédemption nous soit appliquée par la messe et la communion. Et ce doit être la grande leçon pratique du Jeudi Saint de l'année jubilaire de notre Rédemption Ainsi soit il.

XIII

Vendredi Saint

LA PASSION DU RÉDEMPTEUR

Mes frères,

Déjà du seul point de vue humain et artistique, la Passion de Notre-Seigneur est un drame poignant, une tragédie palpitante, un spectacle à grand effet.

La scène est une des premières du monde : une capitale illustre par son histoire religieuse, comme Athènes est célèbre par ses arts et Rome par ses armes. Dans ce décor évolue, au milieu de personnages qui resteront les types définitifs de la traîtrise, de la lâcheté, du respect humain : Judas, Pilate, S. Pierre, le héros le plus grand et le plus

[1] Abbé H. Plateau, *Le sacrifice exemplaire.*

noble de l'humanité, le Fils de l'homme, N.-S. Jésus-Christ.

Avec une rapidité vertigineuse, dans l'espace de vingt-quatre heures, une intrigue se noue et se dénoue dans laquelle se trouvent engagés tous les rangs de la société : le sacerdoce, l'armée, la magistrature, avec le peuple tout entier ameuté par des meneurs intéressés.

Comment s'étonner que les représentations de la Passion fassent salle comble, que des voyages s'organisent pour assister aux spectacles grandioses d'Oberammergau et de Nancy, que ce sujet gigantesque ait tenté les plus hauts génies ?

Pourtant ce qui donne à cette tragédie un caractère surhumain, ce sont les dessous divins du drame : la substitution d'un Dieu fait homme à l'humanité pécheresse pour la Rédemption du monde.

Dans sa langue claire et vive, le P. Monsabré nous mène au nœud de l'intrigue du drame du Calvaire : Dieu a trouvé dans son Christ ce qu'il aurait en vain cherché dans toutes les autres victimes : le péché à châtier, l'innocence. Le prophète Isaïe voit descendre sur lui tous les péchés du genre humain. Représentant des pécheurs, il devait avoir aux yeux de Dieu l'aspect d'un pécheur universel. A lui donc toutes les fautes. Dieu voit en lui comme le péché vivant. Pénétré de l'horreur que l'iniquité inspire à la sainteté divine, sa chair sacrée devient, à notre place, un objet maudit. C'était l'homme, l'homme universel, l'homme substitué aux pécheurs de tous les lieux et de tous les temps, l'homme humanité. A son aspect, la justice divine oublie le vulgaire troupeau des humains et n'a plus d'yeux que pour ce phénomène étrange et monstrueux sur lequel elle va se satisfaire. Epargnez-le, Seigneur, c'est votre Fils... Non, non, c'est le péché, il faut qu'il soit châtié.

C'est à cette lumière que nous devons refaire le récit de la Passion, surtout en la fin de cette année jubilaire 1933-1934, qui marque le dix-neuvième centenaire de notre Rédemption.

Le drame se décompose en trois actes : l'arrestation, le procès, la mort. Dans chacun, une scène centrale éclaire notre foi au grand mystère de la Rédemption. Et tout se résume dans la croix dressée au sommet du Golgotha, dans la croix partout reproduite sous nos yeux, dans cette croix dont S. François d'Assise, un passionné de Jésus crucifié, disait, après l'avoir accrochée au mur de la salle commune de son couvent : « Voilà votre bibliothèque, votre livre d'étude et de méditation. »

I. — *L'arrestation*

Le premier acte du drame, l'arrestation de Jésus, se déroule le soir du Jeudi Saint, après le repas de la Pâque juive et de l'institution de l'Eucharistie, à la tombée de la nuit, sous les oliviers de Gethsémani.

Au sortir du Cénacle, Jésus et ses apôtres ont pris le chemin du Jardin des Oliviers. Tout le long de la route, le divin Maître continue avec les siens l'entretien émouvant de la dernière Cène. Sans deviner, les apôtres sont sous l'impression que quelque chose de tragique va se passer.

Parvenu au jardin, Jésus manifeste son intention de rester seul pour prier, comme autrefois, pendant sa vie de prédications, quand il se retirait sur la montagne. Seuls, Pierre, Jean et Jacques le Majeur l'accompagnent encore quelques pas. Puis il les quitte, après leur avoir demandé de veiller et de prier de leur côté en union avec lui. Et le Rédempteur entre en agonie.

C'est la scène dominante de ce début de la tragédie sanglante. Les apôtres ne sont plus là et les hommes conduits par Judas pour l'arrêter ne sont pas encore arrivés. Seul, le héros du drame occupe la scène.

C'est ici que ses lèvres humaines vont prononcer le *fiat* définitif qui est son acte d'obéissance à la mort et à la mort de la croix qui nous sauve.

Il est resté sans témoins pour prier. Il se met en la présence de Dieu son Père. « Père, Père, » dit-il...

Son Père ? Mais il l'a quitté. Il appartient à une autre famille, avec Adam pour père et pour frères toute cette race de pécheurs qui avait donné la nausée au cœur de Dieu. Il a lié son sort au leur ; il a pris leur parti ; il s'est fait la caution de tous ces insolvables.

Aux yeux du Père il est cela maintenant : celui qui a pris à son compte tous les péchés des hommes, leurs blasphèmes, leurs méchancetés, leurs débauches, toute cette boue que charrie depuis sa source le fleuve de l'humanité et qu'il continuera d'emporter dans son cours jusqu'à la fin du monde.

Mon Père ! Mon Père !...

Que peut attirer sur lui cet appel à son Père, sinon les coups de la vengeance divine sur lui ? Trop longtemps Dieu a patienté. Un nouveau déluge va s'abattre sur le monde, non pas un déluge de feu comme sur Sodome et Gomorrhe, non plus un déluge d'eau comme au temps de Noé, mais un déluge de sang pour noyer les idolâtries, les haines, les prostitutions, tous les scandales de la terre.

Puisqu'il a pris sur lui de payer à leur place et en leur nom, toute cette vengeance de la justice s'est accumulée sur sa tête. Elle sera moins étendue, mais elle sera plus terrible, comme tout un ciel d'orage qui se décharge sur la pointe du paratonnerre qui l'attire. Il faudrait la multiplier par tous les châtiments individuels qu'elle contient pour nous faire une idée de sa violence.

Quelles visions d'épouvante sous ses yeux : tous les monstres qui peuplent l'enfer et tous les cataclysmes qui sont les fléaux de Dieu ! Quel océan aux vagues de fond boueuses vient battre contre son âme et la submerger ! Quelle coupe répugnante s'approche de ses lèvres !

Mon Père, mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi...

Mais dans un sursaut magnifique, parce qu'il est le représentant de toute l'humanité coupable, parce que sa souffrance importe peu pourvu que soit rendue toute gloire à son Père et que les ave-

nues du ciel se rouvrent aux hommes ses frères, il achève sa prière dans le *fiat* de l'acceptation totale de sa vocation de Rédempteur : « Mon Père, que votre volonté s'accomplisse et non la mienne! »

Il est brisé. La sueur et le sang inondent son corps et coulent à terre. Il est entré désormais dans sa passion sanglante. Maintenant les exécuteurs de la vengeance divine peuvent approcher. Celui qui s'est constitué responsable est prêt à se livrer entre leurs mains. Il n'opposera pas de résistance.

Pendant l'agonie de Jésus, ils ont cerné le jardin. Le gros de la troupe s'est enfoncé sous les oliviers, à quelques pas de Judas. Ils ont ordre d'arrêter celui qu'il saluera d'un baiser. Le traître aperçoit son Maître qui vient de retrouver Pierre, Jean et Jacques. L'opération sera plus facile, puisque tous les apôtres ne sont pas réunis. Il va droit à Jésus et lui donne le baiser de la trahison.

La troupe, soldats et valets, se précipite sur l'homme désigné par le signal convenu. S. Pierre, malgré le nombre des assaillants, fidèle à ses promesses de défendre son Maître, tente la résistance, tire son épée et frappe un nommé Malchus. Mais parce que son sacrifice est fait, que son heure est venue et qu'il faut que les Ecritures s'accomplissent, Notre-Seigneur ordonne aux siens de laisser faire. Et on emmène le prisonnier.

II. — *Le procès*

Un double jugement était nécessaire : celui du tribunal des Juifs, le Sanhédrin, qui livrerait Jésus à la justice romaine; celui du tribunal romain à qui seul appartenait de se prononcer sans pourvoi possible sur la peine de mort.

Maintenant que leur ennemi est enfin entre leurs mains, ce qu'ils n'espéraient pas de sitôt, les chefs juifs vont profiter de la bonne aubaine et ne pas laisser languir les choses. Caïphe, le grand-prêtre en exercice, a convoqué les juges en pleine nuit. Il préside dans la salle du grand Conseil.

Et c'est le défilé des témoins à la solde des sanhédrites.

Ils reprennent à sa charge tous les griefs des pharisiens, des scribes et des docteurs de la loi : Jésus a profané le sabbat, il a parlé contre le Temple, il a osé se dire le Fils de Dieu... Oui! il a opéré des guérisons le jour du sabbat; il a fait porter ce jour-là son grabat au paralytique; il a répliqué à ceux qui le rappelaient au respect de la Loi en se déclarant au-dessus de la Loi et maître du sabbat.

Les juges durent approuver et murmurer les textes de l'Ecriture qu'ils savaient par cœur : « Le Seigneur a béni le jour du sabbat et l'a sanctifié » (Ex., xx, 8). « Celui qui le profanera sera puni de mort; celui qui fera ouvrage ce jour-là sera retranché du milieu de mon peuple » (Ex., xxxi, 14). Ils durent rappeler le châtiment exemplaire de la violation du jour saint : l'homme trouvé ramassant du bois un jour de sabbat et, sur l'ordre de Moïse, conduit hors du camp et lapidé (Num., xv, 35). Son cas n'est-il pas assez clair?

Mais déjà un témoignage plus accablant retentissait dans la grande salle du Conseil : Il a blasphémé contre le temple; il a dit : « Je puis détruire ce temple et le reconstruire en trois jours. » Un autre témoin appuyait : Oui, je l'ai entendu qui disait : « Je détruirai ce temple fait de main d'homme et en trois jours j'en édifierai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme. »

Pourtant des chicanes s'engagèrent entre témoins sur les termes dont Jésus s'était servi et sur le sens de ses paroles : n'avait-il pas entendu parler de sa résurrection ?

Encore une fois, il fallait faire vite. Pour que la discussion ne traînât pas, Caïphe intervint. Il ramassa tous les griefs sur un point qui les résumait tous et qui constituait le principal chef d'accusation.

L'accusé s'était fait l'égal de Dieu; il s'était déclaré son Fils; il s'était vanté d'une existence antérieure à Abraham. En mots assez confus, mais qui revenaient à usurper la divinité s'ils avaient un sens, il avait affirmé qu'il était dans le Père, qu'il avait le Père en lui, qu'il ne faisait qu'un avec le Père. Aussi bien n'avait-il pas agi en tout en pleine conformité avec ces prétentions blasphématoires, allant jusqu'à dire au paralytique : « Tes péchés te sont remis » ?

Toute l'accusation pouvait tenir dans ce crime, le pire aux yeux des Juifs.

Caïphe s'adressa à l'accusé lui-même. Ou il nierait, et il serait convaincu de mensonge; ou il avouerait, et il prononcerait sa propre condamnation. On allait jouer serré.

— Je t'adjure, je te somme de nous dire, sous la foi du serment, si tu es le Christ, Fils du Dieu béni.

— Tu l'as dit, répondit Jésus, je le suis et vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Très-Haut et venir sur les nuées du ciel.

Quand, sur cette réponse, Caïphe déchira son vêtement et déclara : « Qu'avons-nous encore besoin de témoins? Vous venez d'entendre le blasphème. Que vous en semble ? » il recueillit l'approbation unanime des sanhédrites : « Il mérite la mort. »

Cette peine de mort, il n'appartenait pas au tribunal juif de la prononcer en dernier ressort. Jérusalem était sous la domination romaine. Seul le procurateur romain pouvait donner la sentence définitive et irrévocable.

Il fallait attendre le matin pour déférer le condamné au tribunal du procurateur Ponce-Pilate. Mais tandis que ces Juifs tenaient entre leurs mains celui dont la sainteté et les paroles de vérité avaient si souvent humilié leur orgueil, l'occasion était belle d'assouvir leur vengeance. Les juges ouvrirent ce bal d'infamie en lui crachant au visage. Les sous-ordres pouvaient s'en donner à cœur joie. Ils étaient sûrs d'avance de leur impunité. Tout le reste de la nuit, Jésus fut le jouet de leurs moqueries, de leurs divertissements, de leurs parodies grossières et brutales.

Au matin du Vendredi Saint, après ces scènes

iniques, Jésus fut conduit au tribunal romain, devant Pilate.

Avec beaucoup d'habileté, parce que le délégué de Rome serait sans doute indifférent à leurs querelles religieuses, on transposa l'accusation du plan religieux au plan politique : ce Nazaréen rêvait de monarchie universelle; il séduisait la foule; ses paroles enflammées devenaient un danger pour le pouvoir établi, pour la domination romaine.

Pilate interrogea donc l'accusé : « Que dis-tu de toi-même ? Es-tu le roi des Juifs ? »

Si Notre-Seigneur est la victime volontairement offerte à son Père par le *fiat* de l'agonie, il faut tout de même que nous sachions qu'il n'est pas dupe, qu'il n'a pas été livré, mais qu'il s'est livré, que c'est volontairement qu'il s'abandonne à des événements qu'il domine. Il a déjà dit à Judas : « Ainsi, c'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'homme » ; et, à sa voix, ceux qui sont venus pour l'arrêter ont été précipités à la renverse. Maintenant il ne laisse pas ignorer à Pilate qu'il a en main tous les fils de l'intrigue ourdie contre lui : « Est-ce de vous-même que vous me dites cela, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? »

Pilate, piqué dans son orgueil de chef, répond d'abord de façon assez vive et sur le mode de l'ironie : « Est-ce que je suis juif, moi, pour parler au nom des Juifs ? » Puis il s'explique : Ton peuple et tes prêtres t'ont livré à moi. Il doit y avoir une raison. Est-ce vrai que tu prêches l'insurrection, que tu prétends au trône des Juifs, que tu es un de ces perturbateurs pareils à celui que j'ai puni naguère (Luc, XIII, 1) et qui créent des difficultés à notre gouvernement ?

D'un mot, Notre-Seigneur calme les inquiétudes de Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde, autrement mes partisans auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs. »

— Ton royaume n'est pas de ce monde; mais enfin tu prétends tout de même à la royauté, tu es roi ?

— Tu dis bien. Je suis roi. Je suis né et venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité.

— La vérité ! Qu'est-ce que la vérité ?

Vraiment, il n'avait pas devant lui un séditieux. Rome n'avait rien à craindre. Ce soi-disant conspirateur n'était qu'un visionnaire et sa cause pouvait intéresser les querelles religieuses de ces Juifs disputeurs, mais ne relevait pas de son autorité : « Je ne trouve en cet homme aucune cause de mort. »

Et Pilate eût arrêté là son interrogatoire. Mais les Juifs, décidés à ne pas lâcher leur proie, firent de nouveau pression sur lui. Et parce que le grief de séditieux était le seul qui pût vraiment donner à réfléchir au gouverneur romain, ils renouvelèrent la même accusation : « Il soulève le peuple par sa doctrine; il a semé la sédition dans toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici. »

Le mot de Galilée aiguilla Pilate sur une nouvelle piste. Jésus est galiléen. Il relève donc de la juridiction d'Hérode, de passage ces jours mêmes à Jérusalem.

Comme il avait voulu d'abord laisser aux Juifs la responsabilité de la condamnation de Jésus, il tente maintenant de la passer au compte d'Hérode. Mais Hérode n'obtint de l'accusé qu'on lui amenait aucune réponse. Celui qui avait sur les mains le sang de Jean-Baptiste n'y ajouterait pas le sang de Jésus : il se contenta de faire du Galiléen l'histrion et le bouffon de ses gardes qui parodièrent sa royauté.

L'accusé revint donc au prétoire de Pilate. Ni Pilate ni Hérode n'avaient découvert dans le cas de Jésus motif à condamnation. Le gouverneur de Jérusalem aurait dû prononcer un acquittement pur et simple.

Mais il sentait gronder la fureur juive. Il essaya de lui donner en pâture une autre victime, par l'échange de Jésus contre Barabbas. La foule n'y trouva pas son compte : elle voulait le Nazaréen.

Un châtiment exemplaire suffirait peut-être tout de même à calmer cette fureur. Jésus fut soumis au supplice de la flagellation, aggravé de toute la licence que la faiblesse de la justice laissa aux exécuteurs dans un but d'apaisement des passions populaires. Voilà l'homme ! termina Pilate ; voyez ce qu'il est devenu ; ne le croyez-vous pas maintenant inoffensif ?

Mais les Juifs veulent le crucifiement : « Crucifie le, crucifie-le ! »

— « Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le; car je ne vois en lui rien qui mérite la mort. » De nouveau Pilate reconnaît l'innocence de Jésus.

De guerre lasse, les ennemis du Christ en reviennent aux griefs religieux qu'ils ont articulés devant Caïphe : « Il s'est dit le Fils de Dieu ; pareille prétention est un blasphème ; d'après notre loi il doit mourir. » (Lev., XXIV, 16).

Alors l'interrogatoire de Pilate recommence sur cet autre délit : « D'où es-tu ? » Mais Notre-Seigneur n'en a-t-il pas dit assez pour attester son origine divine ? Il ne répond pas.

Pilate est blessé de ce silence dans son amour-propre de juge suprême. Il s'irrite. L'accusé ne se rend-il pas compte qu'il fait tout pour le libérer alors qu'il a en mains les pleins pouvoirs ?

— Vous n'auriez sur moi aucun pouvoir, lui répliqua Jésus, si cela ne vous eût été donné d'en-haut. C'est pourquoi celui qui me livre à vous se charge d'un plus grand crime.

D'accusé, Notre-Seigneur devient accusateur. Le Sanhédrin, dépositaire de la tradition prophétique, aurait dû reconnaître son caractère messianique et le proclamer à la face du monde. C'est la nation juive la grande coupable.

Ces Juifs se cabrent sous ce coup d'aiguillon. Ils l'auront bien, leur prisonnier. A bout d'arguments, ils y vont de l'intimidation et menacent d'en appeler à César du jugement de Pilate : « Si tu le relâches, tu n'es pas l'ami de César ; car quiconque se fait roi est en opposition avec César. »

Pilate prend peur. Une délégation juive va le dénoncer à Tibère. C'est la perte de la faveur impériale et tout son avenir brisé. Il se décide donc à inscrire sur les tablettes la sentence juridique :

« Il sera crucifié, » tout en se lavant les mains en signe de son innocence.

Et c'est ainsi que le Fils de Dieu fut condamné à mort par les Juifs sous Ponce-Pilate, *sub Pontio Pilato.*

Et il a été condamné à mort pour le péché des hommes qu'il devait expier, puisqu'il l'avait pris à sa charge.

Et le péché du monde, c'était bien celui-là. Le monde avait voulu se faire l'égal de Dieu : *eritis sicut dii.* Et le Fils de l'homme se voit condamné pour s'être déclaré le Fils de Dieu. Il fallait qu'il en fût ainsi puisqu'il est notre Rédempteur. A l'agonie, son Père le regarde comme notre représentant à tous. Et au moment où l'autorité établie se prononce sur lui avec la permission de Dieu, c'est sur ce crime foncier de l'humanité qu'il est condamné à la croix : il s'est affirmé Dieu.

« Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » clame la populace de Jérusalem dans le délire de sa victoire dont elle accepte d'avance les conséquences : cette malédiction qui pèse sur elle depuis dix-neuf siècles. « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » devons-nous redire, mais comme une prière, afin que le sang très pur de notre Rédempteur devienne la rançon qui nous libérera de notre esclavage, de l'esclavage de nos péchés et de nos passions.

III. — *La mort*

Le rideau se lève maintenant sur le troisième acte de ce drame sanglant : le supplice, la crucifixion et la mort de Jésus de Nazareth.

Le décor change. Jérusalem est ville sainte. C'est en dehors des murs que se font les exécutions.

Celle de Jésus aura lieu sur une petite élévation, au nord-est de la ville, dont le nom hébreu est passé dans toutes les langues, comme signe de l'universalité de notre salut : c'est le Golgotha.

Du prétoire au Golgotha, il n'y a pas un kilomètre. Un cortège se forme et s'avance avec peine dans le remous d'une foule ameutée, composé de Jésus et de deux autres condamnés, tous les trois encadrés de soldats et portant une croix, le gibet de leur supplice. La marche, attardée par la foule, est encore ralentie par l'épuisement du plus fameux d'entre eux, de Jésus à bout de forces après son agonie morale et tout ce qu'il a perdu de sang pendant le couronnement d'épines et la flagellation.

Si grande est sa faiblesse que l'Evangile nous signale, sur le parcours de ce convoi lamentable, une double intervention miséricordieuse.

Un homme, nommé Simon de Cyrène, qui revenait des champs, témoigna sans doute en passant d'un peu de pitié, s'il n'éleva pas même une protestation courageuse dans les huées ingrates du peuple. On le réquisitionna aussitôt pour aider à porter la croix du condamné qui fléchissait sous le poids. La porta-t-il de bon gré ou à contrecœur ? Ce qu'il y a de certain, c'est que cet épisode nous rappelle que malgré l'infini mérite de la Passion de Notre Seigneur, chacun de nous doit y coopérer en portant sa croix qui est une parcelle de la croix du Rédempteur.

Si l'homme est réquisitionné pour mettre son épaule sous la croix de Jésus, avec son cœur compatissant, la femme sympathise de son propre mouvement à la souffrance de ce malheureux. Dans cette foule haineuse se détache tout de même un groupe saisi de compassion jusqu'aux larmes. Ce sont des femmes et des jeunes filles de Jérusalem qui ne peuvent maîtriser leur douleur poignante de voir traité ainsi un enfant des hommes.

Jésus n'est pas insensible à ce mouvement de pitié. Mais l'heure est plus aux choses sérieuses qu'aux larmes stériles. Et d'un mot, par lequel à travers elles et au-dessus d'elles il s'adresse à tous les hommes, il répond à leur sympathie par un avertissement salutaire : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car des jours vont venir où l'on dira : Heureuses les stériles, heureuses les entrailles qui n'ont point enfanté et les mamelles qui n'ont point allaité ! Alors, on dira aux montagnes : tombez sur nous ! et aux collines : recouvrez-nous ! (Os., x, 8). Car si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-t-il réservé au bois sec ? »

Avant la rencontre du Cyrénéen, avant la rencontre des saintes femmes de Jérusalem, non plus l'Evangile, mais la tradition en place une autre : la rencontre de Jésus et de Marie. Elle signale le fait sans mettre aucune parole sur leurs lèvres. Les poètes ont voulu combler ce silence de la tradition par l'invention d'un dialogue où l'amour maternel dispute Jésus à sa vocation rédemptrice. Il faut surtout imaginer dans cette rencontre déchirante un échange douloureux de l'âme et du regard pour l'acceptation commune de la volonté de Dieu, une collaboration muette du Rédempteur et de la Corédemptrice pour l'accomplissement de notre salut.

C'est dans cette attitude de la femme forte que l'Evangile va nous montrer tout à l'heure Marie au pied de la croix, au sommet du Golgotha.

Ce sommet, on vient de l'atteindre. C'est là qu'ont lieu habituellement les exécutions romaines. Mais celle-ci a une autre portée.

Apparemment elle se déroule d'abord comme les autres. Son cas est si bien assimilé aux autres qu'on le crucifie entre deux criminels comme l'avait annoncé le prophète : « Il a été rangé parmi les malfaiteurs. » (Is., LIII, 12). Comme les autres il porte au sommet de la croix sa fiche de condamnation : « Jésus de Nazareth, Roi des Juifs ; » comme les autres il se voit présenter le narcotique fait de vin et de myrrhe, destiné à tromper sa souffrance ; comme les autres, avant même de mourir, il peut entendre les soldats de service qui s'adjugent ses vêtements comme supplément de salaire pour service exceptionnel.

La mort par crucifixion est la lente agonie. Qu'importe, puisque c'est celle réservée aux esclaves dont les souffrances intéressent peu ? Il n'y a que le citoyen romain qui ait droit à des égards

et dont les souffrances soient tranchées d'un coup de glaive avec sa vie.

Pendant les trois heures que va se prolonger l'agonie de Jésus, nous entendons du moins ces paroles suprêmes que la piété a comptées et recueillies sous le titre des sept paroles de Jésus en croix et qui nous livrent le sens rédempteur de sa mort. Il meurt pour obtenir notre pardon et notre réconciliation, et voilà pourquoi il prie pour ses bourreaux et pour nous : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

Il meurt pour expier nos péchés et nous ouvrir le ciel, et voici qu'il en ouvre toutes grandes les avenues au premier repentir que provoque son martyre : « En vérité, je te le dis, déclare-t-il au criminel crucifié à sa droite, aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis. »

Il meurt pour que nous reprenions notre place de prodigues au foyer paternel, et la preuve c'est qu'il nous restitue nos droits d'enfants, qu'il nous donne sa mère pour mère, qu'il nous laisse à elle comme ses fils : « Voici ton fils, » dit-il à Marie ; « Voici votre mère, » dit il à S. Jean.

Il meurt en notre nom à tous, substitué à toute l'humanité, Adam nouveau qui prend librement la place de l'Adam pécheur. Et c'est pourquoi il est traité comme tel par Dieu son Père qui lui donne la sensation, plus vive encore qu'à l'agonie de Gethsémani, de le rejeter et de l'abandonner. Et sa voix retentit déchirante : « Mon Dieu, mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Il meurt pour tous les hommes sans exception et il fait entendre son appel à leurs âmes : « J'ai soif ! »

« Voilà donc Jésus réduit et resserré entre l'iniquité de toute la terre dont il a horreur, l'inexorable justice du ciel dont il frémit, et le décret divin qui le charge de cette iniquité pour satisfaire à cette justice. Il faut qu'il s'ouvre à ce double déluge du péché et de la peine, qu'il mange ce pain amer de nos iniquités, qu'il boive jusqu'à la lie le vin âpre de la colère céleste ; il faut qu'il absorbe et cette fange humaine et cette vengeance divine ; il faut que lui qui est le sanctuaire du monde et le cœur de l'humanité, il en devienne l'égout... L'abandon de Dieu, l'exil de Dieu, senti par un Homme-Dieu ! L'abandon de Dieu, c'est l'enfer, mais l'abandon de Dieu par un Dieu, qui dira ce que c'est ? » (Mgr Gay).

A ce point, puisqu'il a maintenant enduré cet enfer que l'humanité aurait dû subir pour son péché, tout est accompli. Il le proclame dans un dernier effort et s'en remet maintenant à son Père d'accepter sa substitution pour notre salut : « Tout est consommé ! Père, je remets mon âme entre vos mains ! »

Et, inclinant la tête, Jésus rendit le dernier soupir.

Quand on relit la passion de Jésus, pour frapper plus vivement nos imaginations, on peut recomposer les assauts de la haine qui déferlent contre la croix : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le Christ, le roi d'Israël, qu'il descende donc maintenant de la croix : aussitôt nous croirons en lui... Hé, toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même !... Le voilà qui appelle Elie ! on verra bien si Elie viendra le délivrer. » On peut dépeindre avec tout le réalisme d'un Grunewald l'état misérable du corps du crucifié qui des pieds à la tête n'est plus qu'une plaie. On peut faire entendre le craquement des rochers et l'ébranlement de la terre sur ses bases au dernier soupir de Jésus.

Pourtant l'émouvant du drame est ailleurs. Il est dans ce mystère de Rédemption que nous révèlent les suprêmes paroles de Jésus en croix : dans cet amour et ce dévouement à la mort du Dieu fait homme qui se sacrifie pour nous afin de nous rendre le paradis perdu. C'est de ce drame intérieur qu'il faut redire avec un grand missionnaire qui fut le chantre de la croix : « A qui croit suffira ce mystère ! »

* *

Il suffisait, m. f., à l'apôtre S. Paul, le persécuteur converti sur le chemin de Damas, qui disait : « Je ne veux savoir et je ne prêche que Jésus crucifié ! »

Prosternés ce soir au pied de cette croix, avec toute l'émotion dont le récit de la passion a remué nos cœurs insensibles, dans un élan de foi ardente en cette Rédemption dont nous célébrons le XIX^e centenaire, faisons retentir, de toute notre voix, l'acclamation magnifique de l'Eglise :

« *O crux, ave, spes unica !* Salut, ô croix, notre unique espérance ! » Ce n'est que par toi que nous avons été délivrés de l'esclavage du péché et du démon ; par toi que nous avons reconquis notre liberté d'enfants ; par toi que nous pouvons avoir confiance dans des béatitudes éternelles.

O crux, ave, spes unica ! Salut, ô croix, notre unique espérance ! Nous t'adorons dans la reconnaissance infinie de notre libération. Parce que tu es l'emblème de notre victoire, tu seras désormais toujours à l'honneur. Nous te saluerons avec respect, avec amour, avec fierté, comme le drapeau victorieux qui passe.

O crux, ave, spes unica ! Salut, ô croix, notre unique espérance ! Nous t'embrassons, nous te baisons, nous te serrons contre nous avec respect. Pas toi seulement, mais ton âme qui palpite dans toutes les souffrances et toutes les épreuves de la vie et qui composent notre croix à nous, taillée à la mesure de nos forces sur celle de Jésus. Car nous savons qu'il faut communier au mystère de notre Rédemption, nous mettre près de Jésus avec le Cyrénéen pour coopérer à la passion, te porter pour que tu nous portes au ciel.

O crux, ave, spes unica ! Salut, ô croix, notre unique espérance ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. THOMAS D'AQUIN

(7 mars).

SON HUMILITÉ

Mes frères,

Il y a dans S. Thomas quelque chose de plus étonnant peut-être que son immense génie et tout son vaste savoir, je veux dire, sa profonde *humilité*. Je ne m'arrêterai pas à vous prouver par les faits cette humilité du plus grand docteur des temps qui ont dominé le Moyen Age. Nous avons pour en décider une parole qui suffit, la parole de l'Eglise. Savez-vous ce que celle-ci, dans l'office qu'elle lui a consacré, nous dit de l'humilité de S. Thomas ? Elle nous affirme que jamais il n'a commis même une faute vénielle contre cette vertu, qu'il n'a jamais souillé son âme d'un péché quelconque d'orgueil ou de vanité. Et cependant cet humble si parfait a été l'oracle des Universités de son temps et le commensal des rois ; il a eu un nom populaire parmi les savants, sans compter qu'il était de noble race et petit-fils des empereurs d'Allemagne.

Mais si S. Thomas a été humble jusqu'à l'héroïsme, quels services son humilité ne lui a-t-elle pas rendus ? C'est là ce que je voudrais vous montrer, tout en ne faisant qu'effleurer mon sujet.

I

Le premier est de l'avoir *soumis à la direction de la foi.* Assurément ce moine qui avait tout quitté pour se faire pauvre de Jésus-Christ avait conscience de son génie. Il en connaissait l'élévation, la puissance, la fécondité. De toutes les forces de l'âme, aucune ne se révèle avec autant d'empire, avec autant d'éclat, que la force de la pensée. S. Thomas n'a donc pas ignoré les ressources prodigieuses de son esprit. Il savait, à n'en pouvoir douter, que dans la tribu des savants sa place était parmi les plus nobles, et qu'il était vraiment, comme on l'a si bien dit de lui, un prince de la pensée. Au reste, à défaut de tout autre moyen, est-ce que la voix de ses maîtres n'eût pas suffi pour le révéler lui-même à lui-même et lui faire connaître toute la valeur du talent que Dieu lui avait confié ? Et rappelez-vous que le maître qu'enthousiasmaient les premiers éclairs du génie de S. Thomas s'appelait Albert le Grand, le prodige, la merveille de son siècle.

Néanmoins, malgré le sentiment que S. Thomas a de la puissance et de la supériorité de sa raison, il n'hésite pas un instant à la soumettre à la direction de la foi. Il n'hésite pas un instant à faire de sa raison, si vaste soit-elle, l'humble servante de la foi. Cet homme qui a écrit plus de livres que nous n'en pouvons lire, savez-vous ce qu'il a fait ? Savez-vous à quoi se réduit et se résume tout son travail de géant, dans le champ immense des sciences divines et humaines ? Tout simplement il a pris le *Credo* et il l'a commenté. Il a tout ramené à cet abrégé suprême de notre foi. Lui qui a poussé si loin son investigation sur Dieu, sur l'homme, sur leurs rapports, qui a parlé, et en maître consommé, de tout ce qu'on savait de son temps, qui a tracé dans sa politique et dans sa morale les règles de tout gouvernement, il n'a jamais permis à sa pensée et à sa raison de dévier, ne fût-ce que d'une ligne, des pensées divines. Il a voulu que la foi fût sa règle en tout et toujours. S. Thomas s'était promis à lui-même de ne jamais tolérer dans son esprit, ni une pensée, ni un principe que sa foi eût pu désavouer. Il a voulu que sa raison parlât en tout et toujours comme sa foi.

Il avait compris que la raison et la foi, dérivant de la même source qui est Dieu, doivent s'accorder, se compléter et ne jamais se combattre et se contredire ; autrement Dieu se déjugerait lui-même, Dieu serait l'affirmation et la négation sur un même point : prétention impossible, puisque Dieu alors ne serait plus Dieu. Il avait compris que si la foi et la raison existent simultanément, elles ne font pas double emploi, puisqu'elles éclairent deux mondes parfaitement séparés, distincts : la foi, le monde surnaturel, le monde de la grâce ; la raison, le monde de la nature ; et qu'autant le ciel est au-dessus de la terre, autant la foi est au-dessus de la raison, et par conséquent, le devoir essentiel de celle-ci est d'être soumise à l'autorité suprême de celle-là. Or, cette soumission de sa raison à sa foi, à qui S. Thomas la devait-il ? A sa profonde humilité. Et pourquoi certains savants de nos jours repoussent-ils avec tant de fierté le joug de la foi ? Parce qu'ils ont participé plus ou moins à l'esprit de superbe du prince des révoltés et que comme lui ils ont dit : « *Non serviam.* Je ne servirai pas, je n'obéirai pas. » Si S. Thomas tient une conduite tout opposée, c'est à son humilité qu'il le doit.

II

Un autre service, que S. Thomas doit à son humilité, c'est d'avoir été *docile et soumis à la direction de la Tradition,* je veux dire à l'autorité de tous les savants, ses devanciers.

En effet, m. f., il suffit d'ouvrir les ouvrages de l'angélique docteur pour remarquer aussitôt que, toujours à côté de l'autorité de l'Ecriture Sainte, de la parole révélée, S. Thomas apporte en faveur de la doctrine qu'il enseigne le témoignage d'un Père de l'Eglise ou d'un grand philosophe, en tout cas, l'autorité d'un témoin glorieux et accrédité de la vérité. L'histoire nous apprend que S. Thomas, jeune encore, savait par cœur toute l'Ecriture Sainte. On peut dire, avec une égale vérité, qu'il possédait aussi parfaitement tout ce que les Pères de l'Eglise, soit grecque, soit latine, ont écrit sur les dogmes de la religion, sur les vérités du Symbole. Son étonnante érudition allait plus loin encore. Il connaissait tous les écrits des philosophes de renom qui l'avaient précédé. Il savait quelles vérités et quelles erreurs chacun d'eux avait enseignées. Son génie n'avait eu besoin que d'un simple regard pour discerner le vrai du faux dans ce chaos de doctrines souvent contradictoires, presque toujours obscures et confuses ; et son ambition était, en les complétant les uns par les autres, de les faire servir tous au triomphe, à la gloire de la vérité totale et parfaite, au triomphe de la vérité catholique. Et c'est parce que S. Thomas a réussi dans ce noble dessein qu'il s'est immortalisé.

Par où il est évident que S. Thomas n'avait rien de commun avec ces esprits présomptueux qui se persuadent que l'ère de la vérité ne s'ouvre pour l'humanité qu'à partir de leur apparition dans le monde. Par où il est évident que S. Thomas n'avait rien de commun avec ces esprits orgueil-

leux qui se figurent que les âges qui nous ont précédés n'ont rien connu sur Dieu, sur l'homme et leurs rapports mutuels, n'ont rien connu sur la création, sur notre origine et notre apparition sur cette terre, rien connu sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, sur les lois éternelles et universelles qui doivent régir les individus, les familles et les sociétés, et tant d'autres questions qui nous occupent et nous divisent à l'heure présente. S. Thomas avait trop d'humilité pour se persuader que Dieu n'avait fait son soleil que pour lui tout seul ; la force de son esprit n'allait point jusque-là. Grâce à sa profonde humilité, S. Thomas n'a pas même connu de loin ces folies, ces extravagances de l'orgueil. Il avait compris que la raison la plus haute ne perd rien de sa dignité à se trouver en communion de pensées et de sentiments avec toutes celles qui l'ont précédée. C'est parce que S. Thomas cherchait avant tout le triomphe de la vérité, et nullement la satisfaction de son amour propre, qu'il a professé toujours tant de respect pour la Tradition, pour l'autorité des savants. Son amour pour eux, son empressement à les étudier, à s'éclairer de leurs lumières, lui arrache parfois des propos étonnants. En voici un entre mille. Il passait un jour dans les rues de Paris, et comme son compagnon admirait beaucoup les splendeurs de la capitale et cherchait à faire partager son enthousiasme à notre saint : « Et moi, mon Frère, répondit-il, je donnerais volontiers tout Paris en échange du commentaire de S. Jean Chrysostome sur l'Evangile. » Tel était le respect de S. Thomas pour la Tradition.

III

Enfin le dernier service que S. Thomas a reçu de son humilité consiste dans une *docilité parfaite à la direction de l'Esprit-Saint.*

Grâce à sa profonde humilité, S. Thomas a toujours été soumis et docile au mouvement intérieur, à la direction de l'Esprit-Saint, cet Esprit que toute âme en état de grâce porte au dedans d'elle-même comme dans un tabernacle vivant. S. Thomas a été docile à la direction de l'Esprit-Saint, cela veut dire que dans ses plus hautes spéculations, non content de consulter les enseignements de la foi et de la Tradition, il avait encore recours, pour connaître la vérité, au Père des lumières, à l'Esprit de vérité, le conjurant humblement de le conduire dans les doutes et les difficultés. S. Thomas était trop éclairé pour ne pas savoir que l'homme relève de Dieu, non seulement quant à ses puissances et à ses facultés, mais encore quant à leur exercice, dans tous leurs actes, et que par conséquent nous avons besoin du secours divin, de la grâce naturelle et surnaturelle, pour entreprendre, poursuivre et parfaire toutes nos œuvres. Autrement dit, S. Thomas priait Dieu, invoquait l'Esprit de vérité avant, pendant et après son étude. Souvent il avait recouru au jeûne et à la pénitence, quand la difficulté était plus grande et que la solution importait davantage au règne de la vérité.

Les preuves de la docilité de notre angélique docteur à la direction de l'Esprit-Saint, surabondent dans sa vie. En voici une bien éclatante.

Il s'agissait de la célèbre question des *accidents eucharistiques,* c'est-à-dire de savoir ce qu'il en est de ces apparences qui frappent nos sens après la consécration du vin et de l'hostie. La foi catholique, vous le savez, nous enseigne que toute la substance du pain est changée en la substance du corps et toute la substance du vin en la substance du sang de Jésus-Christ, changement miraculeux que l'Eglise désigne par ce mot : *transsubstantiation.* Mais s'il en est ainsi, que devons-nous penser de ces apparences qui, même après la consécration, frappent nos sens : la couleur, le goût, l'étendue ? Sont-ce là des réalités ou de pures illusions ?

La question n'était pas facile et les opinions étaient grandement divisées sur ce point. Et comme, après beaucoup d'études et de recherches, la divergence de vues entre les docteurs persistait encore, on convint, d'un consentement unanime, de s'en remettre aux lumières de S. Thomas d'Aquin et de tenir sa décision comme l'expression de la vérité. Le saint accepte le haut arbitrage qu'on lui offre, et le voilà qui se met à la prière et à l'étude. Quand son travail est terminé, il pense n'avoir rien fait encore s'il n'obtient du ciel un signe qui l'assure que c'est à l'Esprit de Dieu plus qu'au sien propre qu'il a obéi dans la recherche de cette épineuse et importante vérité. Il place donc son travail sur l'autel où il va célébrer la sainte messe. Sa foi ne fut pas trompée, sa fidélité à recourir à l'Esprit-Saint par la prière fut récompensée. Il entendit le crucifix devant lequel il célébrait le saint sacrifice lui dire : « Thomas, vous avez bien écrit sur moi. *Thoma, bene scripsisti de me.* »

* *

Voilà donc les trois services que l'humilité a procurés à S. Thomas. Elle l'a rendu docile à la triple direction de la foi, de la Tradition et de l'Esprit Saint. La soumission à cette triple autorité n'est pas, croyez-le, chose si facile. Combien autour de nous, qui acceptent encore la direction de la foi, parce que la Révélation est la parole de Dieu, et qu'un peu de bon sens suffit pour comprendre que l'homme doit être soumis à Dieu, mais qui refusent avec opiniâtreté de se soumettre à l'autorité des hommes, parce que, disent-ils, un homme en vaut un autre, cet autre fût-il un saint et un savant ! Combien qui acceptent encore cette double autorité, humaine et divine, parce qu'ils y voient plus ou moins une lettre morte, n'obligeant pas à grand' chose et qu'on peut toujours tourner à son sens, mais qui refusent obstinément de se soumettre à la direction du St-Esprit, car alors la dépendance serait trop grande et ils ne veulent à aucun prix se constituer ses instruments, ses agents ! Et si vous y faites attention, vous verrez que c'est parce qu'ils repoussent cette triple direction, cette triple autorité de la foi, de la Tradition et du St-Esprit, qu'ils voient leurs efforts les plus persévérants, les plus généreux, frappés de stérilité pour la cause et l'avancement de la vérité.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

XLVII

LA MESSE DU SAMEDI SAINT

Les cérémonies de la Semaine Sainte, pour être mieux comprises et goûtées, ont besoin d'être illustrées par l'histoire. Elles apparaissent plus belles, plus claires, à cette lumière évocatrice. Nous revi-

vous l'époque héroïque des persécutions, nous respirons le parfum suave et sain de la foi antique, nous voyons ces blanches légions de néophytes baptisés, instruits, purifiés, conduits par l'évêque qui est partout au premier plan, à qui tous obéissent.

I

Les invocations des litanies se répétaient trois fois. Aujourd'hui on ne les chante plus que deux fois, pendant que le prêtre et ses ministres reviennent à l'autel. Là ils s'agenouillent jusqu'au chant de *Peccatores*. Le chœur poursuit, le célébrant revêt ses ornements et vient au pied de l'autel. Les chantres, arrivés au *Kyrie eleison*, le redisent trois fois en l'honneur de chacune des personnes de la Sainte Trinité, et ces invocations remplacent l'Introït.

Autrefois les néophytes, laissant vides les places qu'ils occupaient près des sorties, s'avançaient vers l'autel ; les hommes se plaçaient sous la galerie de droite, les femmes sous la galerie de gauche. Le cierge pascal précédait les néophytes en robes blanches qui prenaient la place d'honneur et tenaient un cierge à la main. Le soleil s'élevait au-dessus de l'horizon, image du soleil de justice, et embrasait la rotonde du baptistère où régnait une joie profonde qui éclatait sur les traits.

Aujourd'hui, ce sont les mêmes cérémonies ; le prêtre encense l'autel et, les invocations du *Kyrie* terminées, sa voix s'élève, joyeuse, et entonne le *Gloria in excelsis*. Les voix des fidèles lui répondent, les échos de l'église se réveillent, la petite sonnette fait résonner ses sons grêles et gais. L'orgue remplit la nef de ses mélodies vivantes qui saluent la Résurrection. Et par-dessus toutes ces heureuses harmonies, les cloches qui se taisaient depuis la messe du Jeudi Saint se mettent en branle pour annoncer au loin la nouvelle attendue : « Le Christ est ressuscité. » Elles se répondent de cité à cité, d'église à église, de village à village ; les plaines, les collines, les vallées sont revêtues d'allégresse et toutes vibrantes d'harmonie.

Le *Gloria in excelsis* terminé, le prêtre élève la voix et prie pour les nombreux enfants de l'Eglise : « O Dieu, qui illuminez cette très sainte nuit des clartés et de la gloire de la Résurrection, conservez dans ces nouveaux enfants de votre famille l'Esprit d'adoption que vous leur avez donné, afin que, renouvelés de corps et d'esprit, ils vous servent dans la pureté. »

Puis c'est l'Epître aux Colossiens : « Mes frères, si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez ce qui est en haut, là où le Christ est assis à la droite de Dieu. Goûtez ce qui est en haut et céleste, et non ce qui est terrestre. Car vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec le Christ. Quand le Christ, qui est votre vie, apparaîtra, vous apparaîtrez aussi avec lui dans la gloire. » (Col., III).

Vous êtes morts, comme Jésus était mort dans son tombeau, morts au péché, morts au monde qui l'a fait mourir. Mais il est ressuscité et plein de vie, il ne mourra plus, il vivra éternellement. Vous êtes ressuscités avec lui, vous vivez avec lui, votre vie est sa vie. Qu'elle n'ait plus rien de terrestre, et qu'elle demeure cachée en Dieu, qu'elle garde l'intimité divine, si douce au cœur.

Le prêtre alors chante à trois reprises, en élevant le ton chaque fois : « *Alleluia*. » Le chœur répète : « *Alleluia*, » comme dans un colloque supérieur où les mots étant impuissants à exprimer la pensée, l'amour, la reconnaissance, la joie, les âmes mettent tous leurs sentiments dans cette seule parole : « *Alleluia*. » C'est aussi comme un salut de bienvenue et de retour à ce chant d'allégresse, qui reparaît d'autant plus joyeux qu'il était plus désiré.

Le chœur ajoute ce verset, ce mot qui résume toute la bonté de Dieu : « Célébrez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est à jamais. »

Le Trait qui suit est un appel à la reconnaissance : « O vous, toutes les nations, louez le Seigneur. Tous les peuples, proclamez sa gloire. »

Alors le diacre se dirige vers l'ambon pour y lire l'Evangile de S. Matthieu. L'encens l'accompagne, mais non les flambeaux. Les saintes femmes, en effet, ont apporté des parfums, mais elles n'avaient pas encore les clartés de la foi, elles ne croyaient pas à la résurrection, que S. Matthieu va nous raconter : « Après le sabbat, dès l'aube du premier jour de la semaine, Marie-Madeleine et l'autre Marie vinrent visiter le sépulcre. Et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre. Car l'ange du Seigneur étant descendu du ciel s'approcha pour rouler la pierre et s'assit dessus. Son visage brillait comme l'éclair et son vêtement était blanc comme la neige. Les gardes, à sa vue, furent frappés d'épouvante et devinrent comme morts. Et l'ange, s'adressant aux femmes, leur dit : « Ne craignez point. Je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici, car il est ressuscité, comme il l'avait dit. Venez et voyez le lieu où le Seigneur avait été mis. Et allez promptement dire à ses disciples qu'il est ressuscité. Voici qu'il vous précède en Galilée. C'est là que vous le verrez ; je vous le dis d'avance. » (Matth., XXVIII, 1-8).

Maintenant elles croient et, pleines de joie, elles courent annoncer la nouvelle heureuse aux disciples. En chemin elles rencontrent Jésus qui leur dit : « Je vous salue ! *Avete !* » Avec quel bonheur elles s'approchent de lui, se prosternent et embrassent ses pieds ! Et Jésus leur renouvelle la recommandation de l'ange : « Ne craignez point, allez dire à mes frères de se rendre en Galilée. C'est là qu'ils me verront. »

II

Revenons à la messe qui est célébrée devant les néophytes baptisés.

On ne chante pas le *Credo*, qui est réservé pour la messe solennelle où le peuple doit assister. Pas d'offertoire non plus. On se hâte, car les nouveaux baptisés sont à jeun pour recevoir le corps du Sauveur, et ils sentent la fatigue. Ils n'ont pas pu offrir le pain et le vin du sacrifice, mais l'Eglise y a pourvu.

Le célébrant fait l'offrande, l'encense et demande à Dieu de l'agréer, « afin que, sanctifiée par le mystère pascal, elle soit pour nous le secours qui conduit à l'éternité. » Alors il entonne la préface de la Résurrection : « Il convient de vous louer en tout temps, Seigneur, mais surtout, et avec plus de gloire, dans cette nuit où le Christ, notre Pâque, est immolé. Car il est le véritable agneau qui a ôté les péchés du monde, qui a détruit notre mort par la sienne et nous a rendu la vie par sa résurrection. »

Le *Sanctus* s'élève, mais ce sont les hommes qui le chantent dans cette église qui est le ciel même, car toutes les âmes sont pures.

Avant la communion, les fidèles se donnaient habituellement le baiser fraternel. Cette cérémonie est omise, parce que les paroles que l'on prononce en se le communiquant : « Que la paix soit avec vous ! » ne seront adressées que le soir de sa résurrection par

Jésus aux disciples rassemblés. Pas d'*Agnus Dei*, parce que le troisième se termine par cette prière : « *Dona nobis pacem.* »

Alors les néophytes s'approchent de l'autel. Le diacre leur donne le corps du Sauveur à tous, même aux petits enfants, dans la bouche innocente desquels il fait, avec son doigt, tomber quelques gouttes du sang divin. La communion terminée, on leur donne le lait et le miel, comme à des enfants qui viennent de naître : *quasi modo geniti infantes*. Ils sont en effet les enfants bien-aimés de Dieu et de l'Eglise, plus aimés que les autres, parce qu'ils sont plus innocents.

Ceux-ci alors retournaient dans leur maison en attendant les fêtes du soir.

Telles étaient les cérémonies du baptême, de la confirmation et de la première communion des néophytes dans les premiers siècles de l'Eglise. Plus tard, quand on convint de rendre le jeûne moins rigoureux et d'avancer l'heure de l'office du Samedi Saint, on modifia cet ordre de la fête. Au lieu de célébrer ces rites la nuit du samedi au dimanche, on les célébra le samedi matin. Ils occupaient toute la matinée, ce qui était long et n'allait pas sans fatigue. L'Eglise alors résolut de les terminer par de très courtes vêpres chantées à la suite de la messe et faisant corps avec elle. On les entonne tout après la communion par l'antienne *Alleluia, Alleluia, Alleluia*, ce chant retrouvé et comme ressuscité, qu'on ne se lasse pas de répéter. Puis le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes*. De là on passe aussitôt à l'antienne de Magnificat : « *Vespere autem Sabbati*. Après le sabbat, dès l'aube du premier jour de la semaine, Marie-Madeleine et l'autre Marie vinrent visiter le sépulcre. »

La joie des âmes éclate alors dans le *Magnificat*, pendant lequel le célébrant encense l'autel. Ensuite il chante la postcommunion : « Répandez sur nous, Seigneur, l'esprit de votre charité, afin que ceux que vous avez nourris par les sacrements des fêtes de Pâques, vous les mainteniez par votre bonté dans une sainte concorde. »

Le diacre alors, tourné vers les fidèles, chante avec solennité : « *Ite, missa est, alleluia, alleluia.* »

En cette veille de sa résurrection, pendant que le corps de Jésus demeurait inerte dans le sépulcre, son âme est descendue dans les limbes où l'attendaient tous les saints de l'Ancienne Loi, depuis Abel jusqu'à S. Joachim, sainte Anne et S. Joseph. Le Sauveur est descendu, comme il l'a dit, « dans le cœur de la terre. » (Matth., XII, 40). Quelle allégresse pour ces justes qui étaient sûrement informés des choses de la terre, car Jésus nous a appris qu'Abraham a connu son jour et qu'il s'en est réjoui ! Encore quarante jours, et tous à sa suite s'élèveront au ciel. Et pendant qu'éclatait cette immense joie, dans le voisinage c'étaient des pleurs de désespoir. Satan et les damnés étaient contraints de se courber devant le Sauveur qu'ils ne voyaient pas, mais dont le nom si suave retentissait terrible et vainqueur.

XLVIII

LA RÉSURRECTION

Surrexit Dominus vere, alleluia !

L'âme de Jésus s'est réunie à son corps qui s'est revêtu de gloire et s'est fait brillant, immatériel, spiritualisé, tel qu'il sera désormais à la droite du Père, l'objet de l'adoration fervente des anges et des saints. La première visite de Jésus glorifié est pour sa divine Mère. Elle espérait, elle attendait, mais pour elle la séparation avait été si dure que son martyre l'eût fait succomber à la douleur s'il eût persisté. Quand, au pied de la croix, elle le tenait sanglant dans ses bras, du moins elle le voyait, elle le contemplait, elle essuyait les traces de ses souffrances ; dans son immense douleur il y avait encore la félicité de le regarder, de toucher ses mains percées, son front couronné d'épines. Mais ne plus le voir, quel supplice intolérable ! Aussi quand Jésus lui apparut, il lui fallut quelques moments pour revenir à elle et pour reprendre tous ses sens, au dire de sainte Thérèse. C'est pourquoi il demeura longtemps auprès d'elle, comme pour l'accoutumer peu à peu à la joie inénarrable de le revoir.

I

C'était à l'aube du premier jour de la semaine. Les saintes femmes, le sabbat terminé, avaient passé la nuit à préparer la myrrhe et les aromates qui devaient embaumer Jésus. Elles attendaient impatiemment le jour. Aux premières lueurs de l'aurore, elles partent. En Orient, le lever du soleil ne se fait pas attendre. Aussi, quand elles arriveront au tombeau, le soleil commencera à paraître. Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé se hâtent, soucieuses, se demandant : « Qui roulera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre ? » Tout à coup la terre tremble, le sol se dérobe sous leurs pieds. C'est l'ange du Seigneur qui est descendu et qui a roulé la pierre énorme. Puis il s'est assis dessus en maître. Les gardiens du sépulcre se sont enfuis de frayeur, car son visage était plus brillant que l'éclair et ses vêtements plus blancs que la neige. Les saintes femmes approchent, inquiètes, elles pénètrent dans le jardin. Madeleine voit la pierre qui est écartée, le tombeau ouvert. Dans son saisissement elle ne pousse pas plus loin ses recherches. Elle ne voit qu'une chose : c'est que le sépulcre est violé et vide. Alors, éplorée, bouleversée, elle court à Jérusalem, à la maison de Jean. Pierre était là. Elle s'écrie : « Ils ont enlevé du sépulcre le Seigneur et nous ne savons ce qu'ils en ont fait. »

Marie, mère de Jacques, et Salomé sont restées. Elles pénètrent dans le tombeau et elles aperçoivent l'ange, assis au côté droit du sépulcre et qui ressemble à un jeune homme vêtu de blanc. Elles sont épouvantées, mais l'ange les rassure : « Ne craignez rien. Vous cherchez, je le sais, Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Il est ressuscité, il n'est plus ici. Venez et voyez l'endroit où on l'avait mis. Allez annoncer aux disciples et à Pierre qu'il est ressuscité des morts. Il vous précède en Galilée. C'est là que vous le verrez comme il vous l'a dit. »

Elles quittent le tombeau, le cœur partagé entre la joie et la terreur. Bientôt c'est la terreur qui l'emporte. Elles s'enfuient, apeurées, tellement saisies qu'elles ne disent rien à personne, tant la crainte les paralysait : *timebant enim*. (Marc, XVI, 8).

Pierre et Jean aussi se sont hâtés, à la parole de Madeleine. Ils courent, mais Jean, plus jeune et plus ardent, arrive le premier au sépulcre. Il se penche pour plonger son regard dans l'intérieur et n'aperçoit que les bandelettes et les linges posés à terre. Mais il n'entre pas, laissant cet honneur au chef des Apôtres. Pierre vient peu après, entre, regarde. Le tombeau est vide. Ce qui le frappe, c'est le suaire

de la tête roulé à part et qui avait été plié tranquillement, sans hâte. « Jean vit et il crut. » (Jo., xx, 8). Pierre « admira ce qui était arrivé et s'en alla. » (Luc, xxiv, 12).

Ils n'étaient plus là quand Madeleine revint. « Elle resta près du sépulcre, pleurant. Tout à coup elle se pencha et regarda à l'intérieur. Elle vit deux anges en vêtements blancs, assis, l'un aux pieds, l'autre à la tête, à l'endroit où avait été le corps de Jésus. Ils lui disent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » Elle leur répond : « C'est parce qu'ils ont enlevé mon Maître, et je ne sais où ils l'ont mis. » Elle se retourna soudain et vit Jésus debout, mais elle ne savait pas que c'était lui. Il lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Elle crut que c'était le jardinier et lui dit : « Seigneur, si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis. J'irai et je l'emporterai. » Jésus lui dit : « Marie ! » Elle se retourna et dit : « Maître ! » Jésus lui dit : « Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père, mais allez à mes frères et dites-leur : « Je monte vers mon Père et votre Père ; vers mon Dieu et votre Dieu. » Elle vint donc auprès des disciples et leur dit : « J'ai vu le Seigneur et voilà ce qu'il m'a dit. » (Jean, xx).

Elle se hâta de retourner à Jérusalem. Alors arrivèrent d'autres saintes femmes. Elles trouvent le sépulcre ouvert et sont consternées. Deux anges leur apparaissent et leur disent : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est plus ici, il est ressuscité. Souvenez-vous de ce qu'il vous disait en Galilée : « Il faut que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs et crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour. » Elles se souvinrent de ces paroles et se hâtèrent d'annoncer aux disciples ce qu'elles avaient vu. En chemin elles rencontrèrent Jésus qui leur dit : « Je vous salue ! » Elles tombèrent à ses pieds qu'elles saisirent et embrassèrent. « Ne craignez rien, leur dit Jésus qui les vit tremblantes. Allez dire à mes frères qu'ils aillent en Galilée. C'est là qu'ils me verront. » Elles y coururent. Il y avait parmi elles Jeanne Chusa. Mais les disciples ne les crurent pas. Ce qu'elles disaient leur parut une rêverie, un délire de leur imagination frappée. (Luc, xxiv, 1-11 ; Matth., xxviii, 8-10).

II

Les gardes effrayés par le tremblement de terre qui avait accompagné la Résurrection s'étaient enfuis et ils avaient couru chez les Princes des Prêtres, qui réunirent aussitôt les Anciens du peuple. Que faire ? Il était ressuscité, celui qu'ils croyaient bien mort. Le bruit allait s'en répandre, le peuple qui avait acclamé Jésus trois jours auparavant accepterait avec bonheur cette nouvelle ; leur œuvre infernale serait détruite et tout se terminerait à leur confusion. Ils seraient honnis comme des meurtriers et des scélérats pris dans leurs propres machinations.

Ils délibèrent, mais ils n'ont pas le temps d'inventer une autre intrigue. Ils réunissent promptement une grosse somme d'argent qu'ils remettent aux soldats avec cette pressante recommandation : « Dites que ses disciples sont venus, la nuit, et qu'ils ont dérobé son corps pendant que vous dormiez. Si cela va aux oreilles du gouverneur, nous l'apaiserons et nous vous mettrons à couvert. »

La journée se passa ainsi parmi ces rumeurs diverses. Mais les Apôtres étaient tristes, désemparés. En vain Madeleine, en vain les saintes femmes, avec Pierre et Jean, les rassuraient, leur racontant ce qu'ils avaient vu ; ils ne voulaient rien croire, rien entendre. Il était mort et c'était tout. Son corps avait disparu, mais savait-on comment cela s'était fait ?

Le soir, deux disciples, dont l'un s'appelait Cléophas, pour distraire leur profond chagrin, se rendaient à Emmaüs. Ils allaient, silencieux. Un voyageur, pressant la marche, les rejoint et leur demande la cause de leur tristesse :

— Vous êtes donc le seul étranger à Jérusalem qui ne sache pas les choses qui sont arrivées ces jours-ci ? répondent-ils.

Le voyageur s'informe, ils lui disent les miracles de Jésus de Nazareth, leur confiance en lui, leurs espérances tombées, les récits des femmes qui ont trouvé le sépulcre vide et prétendent qu'il est vivant parce que des anges le leur ont dit : « Mais elles ne l'ont pas vu. »

— O insensés et lents à croire ce qu'ont dit les prophètes ! s'écrie-t-il. Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses pour entrer dans sa gloire ?

Et il leur explique ce que Moïse et les prophètes ont dit du Christ. Il se fait tard quand ils arrivent à Emmaüs. Ils pressent le voyageur de demeurer avec eux, entrent dans une hôtellerie, se mettent à table, et Jésus — car c'était lui — renouvelle pour eux le mystère de la Sainte Eucharistie, « la fraction du pain. » Ils le reconnaissent et il disparaît.

Alors, le cœur encore brûlant, ils retournent à Jérusalem. Ils entrent au Cénacle où les onze, sauf Thomas, étaient assemblés qui leur disent : « Le Seigneur est vraiment ressuscité et il a apparu à Simon. »

Comme ils s'entretenaient ensemble de tout cela, Jésus leur apparut : « La paix soit avec vous, » leur dit-il.

Ils sont surpris, effrayés par cette apparition soudaine : « C'est moi, dit-il, ne craignez point ! » Et il leur montre ses mains et ses pieds percés. Mais ils croient que c'est un esprit, une vision vaine : « Touchez et voyez, leur dit-il, un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai. » Et pour achever de les convaincre, il mange du poisson rôti et du miel qui se trouvaient sur la table. Alors il leur reproche leur peu de foi, car ils n'ont pas voulu croire Madeleine ni les saintes femmes.

— Recevez le Saint-Esprit, ajoute-t-il. Les péchés que vous remettrez seront remis et ceux que vous retiendrez seront retenus.

Ils étaient prêtres, il leur donne de plus le pouvoir de lier ou de délier les consciences.

Tel est le drame divin de la Résurrection. Nous avons beau en relire le récit, nous en gardons toujours une impression profonde. Y a-t-il des pages profanes émouvantes comme celles de l'apparition de Jésus à Madeleine, comme son entretien avec les disciples d'Emmaüs, qui leur « brûlait le cœur », comme cette entrevue avec S. Thomas qui ne peut se défendre de s'écrier : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Ce ne sont pas des pages humaines, mais des pages divines.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 februarii 1934.

Eug. Lindecker, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

GABRIEL BEAUCHESNE & SES FILS, EDITEURS

R. C. Seine 233 222 B | RUE DE RENNES, 117. — PARIS. | Tél. Littré 80-28

S. A. R. L. Cap. 450 000 fr. ——— COMMISSION — ATELIER DE RELIURE

Vient de paraître :

Frédéric de BÉLINAY — ***Rabbi, mon Maître.***

Roman d'un Centurion. — Un volume in-8° cour., sous couverture illustrée, 12 fr.; *franco* 13 fr. 20

Ce livre, débordant d'amitié, d'enthousiasme, de saine jeunesse et d'angoisses, est une puissante évocation de crises d'âme si profondément humaines qu'elles restent éternellement vraies. L'histoire de Maurice est celle d'une âme droite à la recherche d'un vrai Dieu.

Léon de PONCINS — ***Tempête sur le Monde.***

Un vol. in-8° cour., de 268 p., 15 fr.; *franco* 16 fr. 50

C'est une peinture intensément dramatique du chaos mondial, la crise économique n'étant que l'aspect extérieur et superficiel de la crise profonde qui ébranle le monde et menace les fondements mêmes de notre civilisation.

Dom Charles POULET, bénéd. de St-Paul de Visques.

Histoire du Christianisme

Vient de paraître : Fasc. V

Mode de publication : Quatre parties : Antiquité. Moyen Age. Temps Modernes. Epoque Contemporaine. — Chaque partie formera un volume de six fascicules (format in-4° carré, chaque fasc. de 160 p. 20 fr.).

Chaque volume aura ses tables propres, table des matières, table analytique — qu'on trouvera à la fin du 6e fasc. — L'ouvrage sera pourvu d'illustrations strictement documentaires et de cartes appropriées au texte. Il sera publié environ trois fascic. par an.

Les fascicules, ne pouvant être acquis que par les souscripteurs à l'ouvrage complet, *ne se vendent pas séparément*.

Les frais de port et d'emballage sont facturés en plus. En cas de non-paiement, les frais de recouvrement par la poste sont à la charge du souscripteur.

Pour le Carême :

Chanoine P. GUISE
Supérieur de La Malgrange
Saint-Sigisbert

***Les Evangiles du Carême,* commentés et médités**

Un vol. in-8 cour. (390 p.), 18 fr.; *franco* 20 fr. »»

« Avec une richesse d'aperçus qui est le fruit d'un long travail, dans un style parfaitement nuancé, l'auteur a composé quarante méditations. Plusieurs, déjà, avaient gagné le cœur des jeunes gens dont il est l'éducateur averti : toutes feront du bien. » (BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS)

Chanoine E. VAUCELLE, Docteur ès-lettres

***Du Péché au Pardon.* Instructions de Carême.**

Un volume in-8 couronne 10 fr.; *franco* 11 fr. »»

Ce volume sera utile aux fidèles, auxquels il fournira d'instructives lectures pieuses. Peut-être même pourra-t-il rendre service à MM les Curés auxquels il présentera, sous une forme adaptée à certaines préoccupations, l'enseignement ordinaire de la théologie.

R. P. CHAMBELLAN, S. J. — ***Œuvres oratoires.***

Avec une préface du P. Longhaye, S. J.

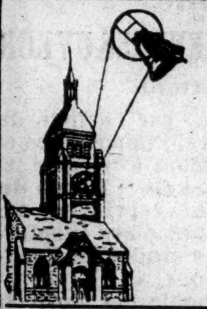
TOME Ier : Carême — Panégyriques — Discours de circonstance.

Un v. in-8 écu avec portrait (581 p.) 18 f ; *fco* 20 fr. »»

Dom P. HICKEY, O. S. B., de l'Abbaye d'Ampleforth.

***Dix Minutes en Chaire,* avec une introduction de S. E. Mgr J.-C. Hedley, Evêque de Newport.**

Un volume in-8 écu (370 p.), 18 fr ; *franco* 20 fr. »»



FONDERIE DE CLOCHES DE BAGNOLET

ARMAND BLANCHET, Ingénieur des Arts et Manufactures

237, rue Saint-Martin, PARIS (3e). — Arch. 38.44

LE BEFFROI ELECTRIQUE
MISE EN VOLÉE
TINTEMENT — GLAS
ANGELUS AUTOMATIQUE

ACCORDS — REFONTE
POSE — RÉPARATION
MISE SUR BILLES
REMONTAGES

ÉTUDES ET DEVIS GRATUITS SUR DEMANDE

Très nombreuses et très anciennes références.

VITRAUX D'ART

Charles CHAMPIGNEULLE

96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe).

Voir *Ami du Clergé*, n° du 15 février, page 51.

VINS DE MESSE DE BANYULS VIEUX

rigoureusement conformes aux décrets liturgiques

La bonbonne de . . .	6 litres	10 litr.	16 litr.	25 litr.
Grenache doré ½ sec	55 fr.	80 fr.	110 fr.	170 fr.
Collioure doré doux .	75 fr.	115 fr.	165 fr.	250 fr.

Franco tous frais gare destinataire. Echantillon 2 fr.

H.-P. SOULIER, à COLLIOURE (Pyrénées-Ories).

Un produit parfait

De tous les produits laxatifs dépuratifs, le plus apprécié du Corps Médical est le GRAIN DE VALS, composé exclusivement d'extraits de plantes et de produits opothérapiques. UN GRAIN DE VALS au repas du soir ou avant de se coucher agit pendant la nuit sur le foie, l'estomac et l'intestin, en éliminant les toxines et combat heureusement l'obésité. 4 fr. 50 le flacon de 30 grains.

MOINS CHER ou pas plus cher qu'ailleurs
MIEUX FAIT en tous cas, coupe renommée

SOUTANES & Douillettes sur mesures.

Demandez notre feuillet A d'échantillons gratis.

Essayez, vous jugerez : Tous vêtements de ville et de chœur. Sous vêtements. — Bonneterie.

CHASUBLERIE — ORFÈVRERIE

BRONZES, FLEURS ARTIFICIELLES — LINGERIE D'EGLISE

DENTELLES POUR AUBES ET ROCHETS

TAPIS — AMEUBLEMENT

Adressez-vous en confiance à

Laurent OLIVA Magasins et ateliers : 59 et 59bis, rue Bonaparte **PARIS**

Dessins, devis gratuits

mottes : *Les Litanies de Notre Dame de Lorette expliquées,* par le P. Arthur Martin, S J., avec 36 lithographies en couleur et en or.

— Page 38 : A la dame juive qui désire se convertir, outre la lecture de livres de doctrine, conseillez donc l'admirable récit de la conversion de René Schwob, contenu dans deux volumes intitulés : *Moi Juif, livre posthume,* in-16 de 372 p., 20 f., Paris, Plon (1928), et *Ni Grec, ni Juif,* in 16 de 318 p., 15 f., Plon (1931), à condition toutefois que cette dame possède une certaine culture intellectuelle.

— Page 30 : Il existe à Blois un antique et célèbre sanctuaire, celui de *Notre-Dame des Aydes,* auquel M le chanoine Chapeau a consacré un volume publié en 1931 chez Lethielleux : *Les gloires de Notre Dame des Aydes,* in 8 de 160 p., 7 f. (cf. couverture du 29 octobre 1931, p. 262).

N.-D des Aydes est la même chose que *N.-D Auxiliatrice ;* c'est du reste le jour de la fête liturgique de *N D. Auxiliatrice* que Blois célèbre la fête de ce sanctuaire, dont la Vierge a reçu en 1860 les solennels honneurs du couronnement. Il existe dans ce sanctuaire blésois une *Confrérie de N. D. des Aydes.* Il me semble que c'est bien là l'existence en France d'une Confrérie de N.-D. Auxiliatrice.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et l'Eucharistie. — 20 p. in 32 — En vente à l'« Office Central » de Lisieux. 1934.

Cette ravissante plaquette paraît sans nom d'auteur; mais elle est l'œuvre de quelqu'un qui touche de très près à la sainte, et le Carmel de Lisieux en prend la responsabilité.

Ce n'est pas précisément une étude doctrinale, mais plutôt un aperçu historique sur les sentiments de sainte Thérèse à l'égard de Jésus Eucharistie soit avant sa Première Communion, soit le jour même de cette belle fête, soit pendant tout le cours de sa vie. On sait que par une intuition surnaturelle étonnante, la jeune sainte avait pressenti et appelé de ses vœux les deux décrets de Pie X sur la Communion des enfants et sur la Communion fréquente. La poésie « Mes désirs près du Tabernacle » termine cet opuscule. Sur la couverture un dessin en couleurs d'une exquise délicatesse et d'un idéalisme virginal représente la Première Communion de Thérèse.

Pour les enfants qui recevront Jésus en ce printemps de 1934, ce sera là un souvenir plein de charmes ; et les âmes si nombreuses dont la vie spirituelle s'inspire des enseignements et des exemples de sainte Thérèse aimeront à relire ces pages en cette année qui ramène le cinquantième anniversaire de sa Première Communion (8 mai 1884).

Abbé A. Brenon, missionnaire. — Mois de Marie. — In-12 de 190 p. — Paris, Bonne Presse.

E. Neubert, marianiste. — Mon idéal : Jésus fils de Marie, *d'après l'esprit du P. Chaminade.* **— In-16 de 150 p., 8 f. 50. — Editions Publiroc, Marseille.**

I. — Le *Mois de Marie* de M Brenon est la reproduction de trente-et-un sermons prononcés naguère en la cathédrale de Chartres, au cours des pieux exercices du mois de mai. Le thème en est classique : les événements de la vie de Marie, tels que nous les rapportent l'Ecriture Sainte et la Tradition, et le rôle que joue cette Vierge bénie dans le plan divin de la Rédemption. Mais à ces données, somme toute, assez restreintes, l'auteur a su ajouter un commentaire riche de doctrine en même temps que d'une forme simple et élégante. Dans ce but, il s'est appliqué à mettre en lumière les dispositions intimes et les vertus de Marie, à établir des rapprochements avec d'autres points enseignés par la théologie catholique et à suggérer à ses auditeurs des leçons pratiques. Ces instructions pourront être aisément utilisées comme lectures, dont la durée variera de quinze à vingt minutes.

II. — C'est encore la dévotion mariale qui forme l'objet du petit livre du P. Neubert. Elle y apparaît nettement sous son véritable jour, c'est-à-dire comme un moyen de sanctification destiné à nous unir plus étroitement à Jésus. Vers Jésus convergent donc, en dernière analyse, toutes les exhortations dont se compose cet opuscule : Jésus proposé d'abord comme modèle de dévotion envers Marie, mais ensuite, par un juste retour, mieux connu et mieux servi grâce à cette même dévotion. Afin de rendre ses enseignements plus pénétrants, l'auteur les a placés dans la bouche de Jésus et de Marie, qui prennent successivement la parole pour instruire le chrétien fidèle, dans un langage grave, mesuré, plein d'onction.

« Guides pratiques Conty. » — **Guide Atlas de France, France-Auto.** — In-12 de 926 p., relié toile, 25 f. — Mellottée, 48, rue Monsieur-le-Prince, Paris 6e.

Les éditeurs s'ingénient pour faciliter la tâche des automobilistes. On sait la vogue des cartes routières. Le présent volume ne prétend pas les supprimer ; il les complète.

Il rendra de grands services : 1° parce qu'il contient en un seul volume, très maniable d'ailleurs, toutes les cartes de France ; 2° parce qu'il permet de les consulter sans dépliage incommode en cours de marche ; 3° parce qu'il sera toujours à la portée de la main pour remplacer la carte que l'on aura perdue ou oubliée.

Trois parties. La première comporte un tableau général d'assemblage des cartes de l'*Atlas* et 13 cartes en couleur à grande échelle, permettant d'établir les itinéraires de longue distance et d'en calculer rapidement la longueur. La 2e comprend un atlas de 126 cartes, donnant le détail des routes utilisables en auto dans toute la France. La 3e renferme un guide par lettre alphabétique de toutes les villes touristiques de France, avec description détaillée de tous les monuments et curiosités à visiter dans la ville et aux environs, ainsi que la liste des hôtels avec leurs prix et les principaux garages. Un plan de traversée de la ville en deux couleurs accompagne la description et indique en rouge les itinéraires pour traverser la ville dans tous les sens, l'emplacement des meilleurs hôtels et des principaux monuments.

Cette dernière partie convient à tous les voyageurs ou touristes, même non automobilistes, et, pour les bourses modestes, suppléera d'une manière largement suffisante aux « Guides » régionaux en plusieurs volumes.

Le Livre du Jubilé

JÉSUS-CHRIST, FILS DE DIEU, SAUVEUR

par le Chanoine L. CRISTIANI.

Les lecteurs de l'*Ami* savent déjà, par l'article du 9 novembre 1933, le but, les caractères, l'importance et l'actualité de cet ouvrage. Ils aimeront à trouver ici l'appréciation du **Cardinal PACELLI** : « Ce **" Livre du Jubilé "**, composé dans le meilleur esprit, est un travail d'une piété profonde, qui a puisé ses inspirations aux sources les plus sûres des études de l'apologétique, de l'exégèse et de l'ascétique. »

L'ouvrage, qui a atteint en peu de mois son *huitième mille,* est offert sous cinq présentations différentes :

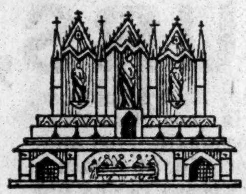
1° Edition courante, 3 volumes brochés, 25 fr. *franco.* — 2° Idem, relié, 60 fr. — 3° Edition scolaire, les trois tomes cartonnés en un seul, papier mince, même texte, *franco* 25 fr. — 4° Idem, reliure de luxe, pour cadeau ou livre de prix, 33 fr. *franco.* — 5° Edition de luxe, papier au filigrane, reliure de luxe, les trois tomes en coffret, 110 fr. *franco.*

Avis très important : On est prié d'envoyer le montant avec la souscription au **Comité catholique d'apostolat par l'Evangile, 12, rue Lanterne, Lyon. Ch. post. Lyon 585 66.** — Les prix ci-dessus ne sont valables que jusqu'au 1er avril. — Pour 10 exemp., on n'en paie que 9.

Pour paraître vers Pâques, en supplément au **Livre du Jubilé,** un volume intitulé : **LA VIERGE MARIE ET LES ÉVANGILES,** étude de psychologie et d'histoire mariales; un vol. de 220 p., 7 fr 50 ; *f*°° 8 fr. ; Etranger 9 fr. – On peut souscrire dès maintenant.

ORNEMENTS D'EGLISE

Chasuble damas ttes couleurs médaillon brodé soie 135 fr.
Chasuble velours ttes couleurs médaillon brodé or 175 fr.
Chape damas ttes couleurs médaillon brodé soie 235 fr.
Chape velours ttes couleurs médaillon brodé or 295 fr.
Marcel POUJOL, 3, pl. Michelet, LE PUY (Hte-Loire).



MARBRERIE RELIGIEUSE

Autels, Rétables, Chaires, Ex-votos... etc

RÉFÉRENCES : Basiliques de Fourvière et de Lourdes

DESSINS & DEVIS sur demande à GUINET & Cie

PIERRES, MARBRES & GRANITS, 11, Quai Général Sarrail, LYON

IMPRIMEZ VOUS-MÊME VOS CIRCULAIRES

avec le

LIMOGRAPHE EYQUEM

Prix à partir de 195 frs

Pour les tirages de copie très importants, ou nécessitant une exécution très rapide, employez LA NOUVELLE MACHINE ROTATIVE

"LE RÊVE"

(entièrement automatique)

Toutes fournitures pour Duplicateurs de tous systèmes — Papiers, Encres, Stencils

Notice franco sur demande

Etablissements EYQUEM

191, Boulv. Pereire - PARIS

(FABRICATION FRANÇAISE)

CARTON & MOTTE FABRICANTS

11, rue des Chats-Bossus, LILLE

— MAISON FONDÉE EN 1850 —

Toutes statues — Toutes tailles

CHRISTS POUR MISSIONS

Hautr 25 c/m — Emballage *franco*.

Echant. gratuit. — Plastique ivoire 1 fr. 10

STATUETTES RELIGIEUSES ARTISTIQUES

Prix de propagande rappelant ceux d'avant guerre.

Tous sujets — Toutes tailles de 17 à 44 c/m

Prix : 1 fr 30 à 7 fr. 50

Tarif et échantillons gratuits sur demande.

FONDERIES DE CLOCHES ET CARILLONS

F. CAUSARD

COLMAR — Haut-Rhin

Sonnerie électrique des cloches. Système breveté indéréglable peu coûteux.

Conditions spéciales à qui se prévaudra de cette annonce.

Plus de Vols ni d'Effractions

TRONCS-COFFRES

Inviolables - ACIER - Brevetés

Paul PRIOURET, Constructeur

Médaille d'argent concours Lépine 1932

9 bis, rue Danicourt, MALAKOFF (Seine).

Références — Prix et Notices sur demande.

L'hygiène du sang

C'est aux troubles de la circulation, à l'affaiblissement du sang que sont dues la plupart des maladies qui nous guettent.

Pour rester sains et robustes
Soignez votre sang.

Dès que vous ressentez le moindre malaise faites une cure de la célèbre **Tisane des Chartreux de Durbon** à base de plantes aromatiques des Alpes.

Ses qualités éminemment dépuratives agiront sur votre sang, élimineront les toxines et impuretés qui l'épaississent, rendront l'énergie à ses globules et vous assureront par là même une santé robuste à l'abri des malaises et de la fatigue.

Le flacon : 14 fr. 80 dans toutes Pharmacies. LABORATOIRES J BERTHIER à Grenoble, env brochure

HOSTIES et VIN de MESSE

Communiqué de l'Archevêché d'Avignon :

« Nous recommandons à tous les prêtres l'ŒUVRE des PAINS d'AUTEL de Pernes (Vaucluse) et sa filiale l'ŒUVRE du VIN de MESSE de Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse). » Pour tous renseignements s'adresser à M. l'abbé MAME, curé de Châteauneuf du-Pape (Vaucluse).

HORLOGES

"LUSSAULT" ET "LE PELERIN"

pour Clochers, Collèges, Communautés, etc...

Usines : TIFFAUGES (Vendée) près NANTES, et MARÇAY (Vienne).

4.000 HORLOGES livrées en France et à l'Etranger.

Basiliques de : Lourdes, Ste Anne d'Auray, Albert, Paris (Ste Thérèse), Toulouse (St Sernin), etc.

LA PHOTOSCOPIE

61, rue Jouffroy — PARIS XVIIe

Appareils et Films de Projection Fixe pour Enseignement, Patronages, Conférences, etc.

Méfiez-vous des imitations. N'achetez que le vrai PHOTOSCOPE

Modèle à partir de 380 fr. — *Catalogue franco.*

CALCULEZ BIEN

avant de faire votre choix le prix de revient total d'un équipement de sonnerie.

BACH vous donne des prix globaux pour l'ensemble d'une installation.

Il est toujours LE MOINS CHER ET LE MEILLEUR.

Sonneries électriques de Cloches BACH — METZ (Moselle). | Eglises installées 235